

Daniel Fano

Le 29 octobre dernier, le poète et écrivain **Daniel Fano** a rejoint les étoiles. Daniel faisait partie de l'équipe de **64_page**. Daniel écrivait des articles passionnants et foisonnants de gâteries littéraires dont il avait l'absolu secret. Daniel relisait et corrigeait, aussi, tous les articles de chaque revue. Daniel soutenait avec ferveur et tendresse les jeunes auteur.e.s qui nous contactent.

Il y a quelques semaines, **Daniel Fano** écrivait ceci à propos de *Café divinatoire*, un projet de Kathrine Avraam : « La voyance est ici prétexte à une variation sur ce que chacun peut voir des choses (leur apparence et ce qu'induit leur aura) et sur ce que peut signifier interpréter des signes. Voilà qui me renvoie à la sémiologie visuelle de Roland Barthes : "La sémiologie [...] cette science qui se donne pour objectif d'étudier ce que disent les signes (s'ils disent quelque chose) et comment (selon quelles lois) ils les disent (rhétorique de l'image)." Quand Kathrine Avraam dit que l'acte de lire le marc de café (comme on lit la grotte de Lascaux, lire allant évidemment bien plus loin que déchiffrer) est "aussi la manifeste mise à nu de la vie secrète du clairvoyant" et surtout que cela consiste à "muscler la conscience de soi", elle n'est pas si loin du même Barthes affirmant : "Ainsi en dédoublant le monde, la sémiologie aura aiguisé notre esprit critique." Quand elle évoque une "camaraderie clandestine", ça sonne en moi comme la "communauté" de Maurice Blanchot (mais là, je risque

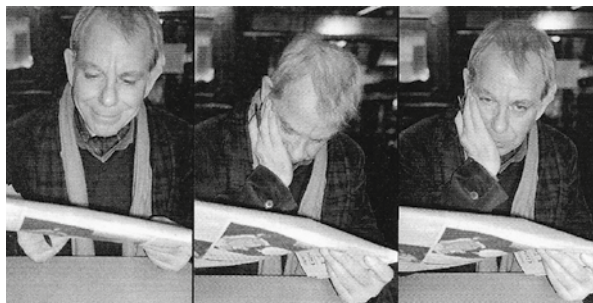
de tomber dans le délire d'interprétation). Ce qui séduit, c'est qu'elle développe une réflexion complexe mais ce n'est pas "prise de tête" prétentieuse (enfin, je trouve). »

Café divinatoire de Kathrine Avraam est publié dans ce **64_page**, pages 4 à 9.

Daniel, ta place est pour toujours dans chacun des **64_page** et, promis, dans chaque numéro, nous essayerons d'être à la... auteur.

64_page

Daniel FANO (11 juin 1947 – 29 octobre 2019) est écrivain et poète. Il est un des critiques de littérature jeunesse et bande dessinée les plus écoutés et appréciés en Belgique francophone.



— Mais, pour finir, c'est quoi exactement, le sujet?

— Tout est dans le titre, il me semble... Ah, vous n'êtes pas d'accord? Ce n'est pas grave.

L'année de la dernière chance

Le Xan Harotin

©Xan Harotin



Offert : retrouvez, à la fin de cette revue, un ex-libris de Laura Pérez Vernetti.

Les grands auteurs de demain sont déjà aujourd'hui dans 64_page

Benedetta Frezzotti | 22

Benedetta Frezzotti est illustratrice et auteure de projets transmedia. Lorsqu'elle ne plie pas le papier en petites sculptures, elle est professeure d'illustration transmédiatique à la Libera Accademia D'Arte Novalia et à l'école internationale de la bande dessinée de Milan.

www.instagram.com/bfrezottti
www.behance.net/benedetta_frezzotti

Lost in translation

Lost in translation est un projet transmédia. Il s'agit d'une façon innovante de mener une éducation interculturelle et de la mettre à la portée de tous les lecteurs, qu'elle soit numérique ou analogique, une même histoire pourra être lue sur papier et sur smartphone en passant par l'application *Lost in translation comics*. Les intéressés la trouveront sur AppStore et sur Google Play, ou sur Patreon, si vous voulez en savoir davantage sur les dessous de cette aventure.

Nora Dine | 43

Je m'appelle Dine Nora et j'ai 22 ans. J'ai fait mon bachelier en illustration à l'ERG et je suis en master dans cette même école. Pour être honnête, j'ai mis du temps avant d'envoyer ma BD, parce qu'au moment où mon récit existera pour les autres, il deviendra bien réel et cela m'a fait peur.



J'ai vécu et grandi dans un milieu rempli de violence, de mensonges et de manipulations, et le dessin a toujours été ma meilleure arme face à ce que je vivais. Chaque fois que j'ai eu envie de crier, de dénoncer ou de rire, le dessin était toujours présent.

www.instagram.com/miyavirondoone

Enfance

L'art a toujours été présent durant chaque période difficile afin de dénoncer, d'apaiser, d'aider.

Aujourd'hui c'est mon tour...



Je vais vous parler clairement, je vais vous parler de mon viol. Depuis toute petite je me remémore ces moments, je les dessine, je les barbouille... Difficilement, mais sûrement...

Est venu le jour où j'ai décidé d'en faire quelque chose, d'en parler. Pour moi, mais aussi pour tous ceux qui ont vécu des histoires similaires à la mienne. Et si vous faites partie de ces personnes, je tenais à vous dire que vous n'êtes pas seuls.

Kathrine Avraam | 6

Autrice et illustratrice d'origine grecque, Kathrine Avraam s'installe en France après l'obtention de son master en bande dessinée à l'École européenne supérieure de l'image. En 2017, elle réalise *Katabasis*, une bande dessinée numérique interactive qui parle du deuil et de la perte. L'année suivante, elle est accueillie en résidence artistique à la Maison des auteurs d'Angoulême.

www.instagram.com/554kathrine
www.facebook.com/Kathrine554

Café divinatoire

Petit rendez-vous du samedi, après ou avant les courses, le café sert de prétexte pour exorciser le poids de la semaine. *Café divinatoire* est un récit court sur mes pouvoirs autoproclamés de cafédomancienne, mis en pratique régulièrement. Pour les croyants tout comme les agnostiques.



Envie d'être publié.e dans 64_page?

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.

> 64page.revuebd@gmail.com

Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

Ce projet est porté par des bénévoles passionnés. 64_page vous présente aujourd'hui les grand.e.s auteur.e.s de demain !

Lisez Daniel FANO !

En avril 2017, à l'occasion de notre hommage au *Trombone illustré*, notre ami, l'écrivain **Daniel Fano**, nous offrait une courte nouvelle inédite intitulée **Le piège**.

Pour l'illustrer, il demandera et collaborera avec Patrice Réglat-Vizzavona, futur auteur de *Le Passager* (Warum, mai 2019).

En hommage au talent de Daniel, à ses regards bleus, à sa tendresse, son humour et ses connaissances encyclopédiques indispensables à notre équipe, nous republions cette courte nouvelle.

Lisez Daniel FANO ! Sa bibliographie complète est sur notre site www.64page.com/equipe/.



Illustration : Patrice Réglat-Vizzavona.
 © 64_page n° 10, supplément *Le Trombone illustré*.
 © Daniel Fano / Patrice Réglat-Vizzavona.

Le piège

Avec la fatigue, la fumée des cigarettes, peut-être ce verre ou deux dont elle n'avait pas l'habitude, elle s'était sentie un peu nauséuse. Aux environs de minuit, Lulu était sortie pour vomir. Et Momo était là, dans l'ombre. Il n'attendait rien, personne. Il était là, simplement. Lulu n'y arrivait pas. Il avait voulu lui expliquer qu'il suffisait de mettre les doigts dans la gorge, mais elle lui avait dit d'aller se faire mettre ailleurs avec sa — ce qu'il ne pouvait encaisser, Momo, vu qu'il s'y connaissait en papillons, et pas qu'un peu... Là-dessus, Lulu avait ajouté que ses papillons, elle lui avait dit une chose affreuse, et Momo avait crié que ça suffisait comme ça. Lulu était alors allée se planter au milieu de la route, elle

avait répété en gloussant la chose abominable qu'elle ferait. Momo avait sorti son couteau. Le reste, une formalité. Nuque bloquée. Lame enfoncée à la base du cou. Carotides tranchées. Chut. Chut. La blondasse avait réussi à retourner dans le bar, mais sans pouvoir s'empêcher de mourir encore une fois. Oui, bon. Soudain, le toit s'était écroulé sous le poids de milliers, de millions, de milliards de papillons. Les cadavres qu'on avait tirés de là n'étaient pas beaux à voir. La police était arrivée après le départ des papillons. Elle n'avait rien compris non plus à la disparition d'un certain Momo dont il ne restait que les vêtements complets, retrouvés à moins de cent mètres du lieu de la catastrophe.

Besoin d'ancre

Il court, saute, galope, s'élance, vole ! Mais quand il s'arrête, qu'il ne sait plus où aller, vers quel lieu notre héros se tourne ? Certains ont leur maison, d'autres pas. Qu'elle soit hantée, embourgeoisée, encerclée, enterrée, voire rêvée, qu'elle représente un repaire, un refuge, un abri, un foyer, un but ou un souvenir, une maison est une bataille dont la cause ne peut être perdue.

64_page a fêté ses 5 ans ! C'est un bel âge. C'est à partir de là qu'on cultive ses premiers souvenirs. Les miens, pas si vieux, prennent la forme d'une grande maison blanche au milieu de la forêt. Une maison avec une tour, où se niche une salle de bain tout de marbre. Deux étangs, un tennis. Une dépendance qu'on appelait poulailler, car à l'époque, il y en avait, des poules. Même que mon grand-père les pendait à un arbre pour les mettre en joue avec son fusil car, en bon chasseur, il ignorait qu'il existât d'autres moyens de les abattre. Ce sont des lieux d'ancrages où on aime à revenir, dans la réalité comme dans sa mémoire.

On a tous besoin d'un port. Impossible d'imaginer Tintin sans Moulinsart, Picsou sans son coffre, Spirou sans Champignac, les X-Men sans l'Institut Xavier, Batman sans sa batcave (ou Bruce Wayne sans son manoir), et encore moins Snoopy sans sa niche. On a besoin d'une grande silhouette familière, rassurante, pour nous accueillir dès que souffle la tempête. Certes, 64_page n'a que des murs de papier, mais pour ses hôtes qui ont des plumes ou des pinceaux à la place des doigts, c'est plus que suffisant.

Les meilleurs récits se passent dans ces maisons. Preuve en est *Les bijoux de la Castafiore*. Pas besoin d'aller sur la Lune pour raconter une bonne histoire ! Une maison c'est sacré. Qu'on y touche et c'est la guerre. Les Romains qui restent à la lisière du village gaulois l'ont bien compris : ils se terrent. Et s'il est un secret que les Schtroumpfs gardent jalousement, c'est bien leur adresse ! En psychologie, la maison est le symbole de la sécurité, de la famille : *Boule & Bill* en est le parfait exemple, ainsi que le nid des Marsupilamis. Pour Mademoiselle Louise en revanche, sa trop somptueuse demeure se révèle un foyer étouffant, où seule brille l'absence de son milliardaire de papa et de sa maman disparue. Et pas de maison pour Gaston Lagaffe, pour lequel les notions de famille et surtout de sécurité semblent... inappropriées !

Pour les vagabonds, exit le foyer, à bras ouverts l'aventure et l'incertitude ! Mais il est vrai que certains portent leur maison en eux. Lucky Luke, solitaire et même loin de sa maison, peut quitter l'Ouest, mais l'Ouest ne quitte pas Lucky Luke, et un air iodé accompagne toujours Corto Maltese, où qu'il aille. Thorgal est un aventurier malgré lui : album après album, son unique but est de rentrer chez lui, obstinément.

Dans toute bonne maison digne de ce nom, il y a un fantôme. Dans ma maison blanche, il s'appelle Jules. Du nom paraît-il d'un résistant qui aurait été fusillé par les Allemands, devant le garage de la maison, en 39-45. Il a sa chambre tout là-haut, « chez Jules ». On y met les invités, histoire de rigoler. Chez Bruce Wayne, les fantômes sont ceux de ses parents. Le capitaine Haddock est hanté par son ancêtre François de

Hadoque, et Picsou par ses nombreux aïeuls dans de lointains châteaux écossais perdus dans la brume. Le danger dans les murs nous révèle alors. « La maison d'un homme doit être son château, pas sa forteresse », disait pourtant le papa de Calvin après leur cambriolage. À tel point que l'on frémit de voir l'ennemi franchir la frontière sacrée et violer le refuge de nos héros. Gargamel piétinant les maisons champignons ! Le manoir Wayne en cendres ! Et pourquoi pas Rastapopoulos emmenageant à Moulinsart tant qu'on y est ?

C'est pourtant dans leurs derniers retranchements que les héros sont les plus beaux, et que leurs fantômes peuvent finalement apparaître comme de précieux alliés.

64_page a désormais un esprit bienveillant qui l'accompagnera numéro après numéro. À la moindre virgule rectifiée, au plus petit mot corrigé, un sourire s'étirera alors sur nos lèvres, une étincelle brillera au fond de nos prunelles. Et ce sourire, cette étincelle, ce seront ceux de Daniel.



© La maison est en carton, Régis Lejonc, 2017.

Kathrine Avraam : Café divinatoire

www.instagram.com/554kathrine | www.facebook.com/Kathrine554



Les taches de café ressemblent beaucoup aux grottes, remplies de nos fresques intimes.



J'aime les observer, les raconter aux autres. Ce n'est pas tant le message livré, mais plutôt ce qu'on en fait après.

J'ai jamais eu le don, moi. Ni la prétention de l'avoir.



Certains tirent sur la messagère, d'autres se mettent au chocolat chaud. Y a moins de risque là-dedans, ils disent.



Alors?



Ce qui m'attire, c'est cette errance fugace dans la vie des autres.

À condition qu'ils laissent la porte ouverte, tasse retournée dans notre cas.

Je dis ce que je crois voir...



À ses pieds, je vois un autre oiseau sur le dos d'un cochon. Un ballon en tête.

Où ça ?

là, là.

Ça peut être une bande d'amis ou des délaissés. Comme dans la fable.

'Les Musiciens de Brême'!

Ils sont venus voir la cigogne. Mais un chien les regarde de loin. Il ne s'approche pas.

... selon ma propre cosmologie.

Pourquoi ?

C'est la Mère. Une femme volcan.

Elle brûle dans les flammes.

Il est gardien de l'arbre.

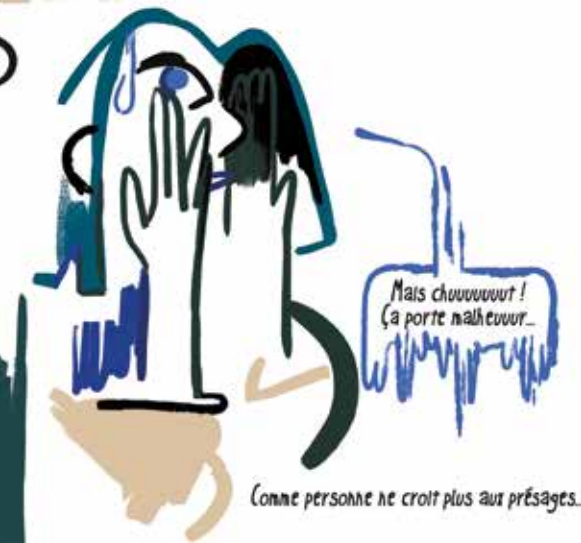
Les autres ne le voient pas, mais il protège un fantôme !

Les animaux l'ennuient et elle danse avec eux.



Mmm... Merci.

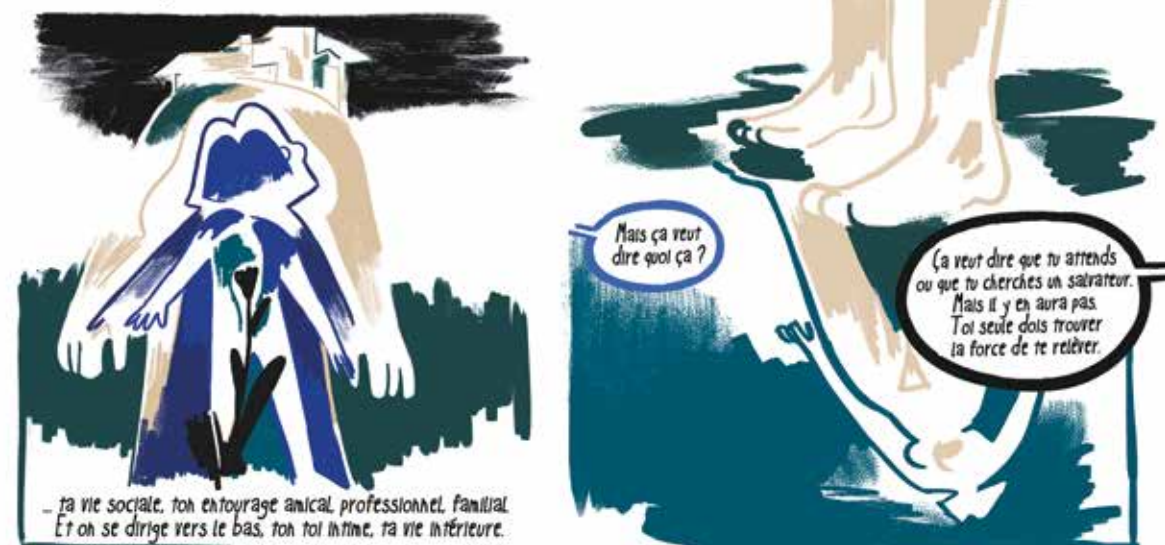
Elle est heureuse, malgré tout.



Mais chuuuuuuut ! Ça porte malheur...

Comme personne ne croit plus aux présages...







© Le journal d'un ingénu, Émile Bravo, Dupuis, 2008.

Émile... Bravo l'artiste !

Un parterre d'herbe, des effluves de gaufres et de frites, et on se dit zut, on aurait dû prendre une bière au passage (avec modération évidemment), mais bon on est bien là, au soleil, avec Lucie. Parce qu'on est en compagnie d'Émile Bravo, à la Fête de la BD de Bruxelles, en ce beau week-end de septembre 2019. L'auteur du nouveau *Spirou* nous parle pourtant de choses graves – la guerre, la mort – mais aussi, et surtout, de l'enfance.

Émile Bravo n'est plus un enfant, et pourtant, dans son ombre, le petit garçon qu'il était le suit pas à pas. Car c'est pour lui qu'il fait de la bande dessinée : il crée les livres qu'il aurait aimé lire petit.

Il crée les livres qu'il aurait aimé lire petit.

« Je fais de la BD pour ceux qui n'y connaissent rien. Pour ceux qui ne lisent pas de bande dessinée. Le lectorat BD est déjà acquis. Pour s'adresser à ceux qui n'en lisent pas, il faut s'adresser à l'enfant qu'on était. » Petit, il aimait cette complicité qui le liait à son père lors de la lecture d'*As-térix*. C'est cette bande dessinée qui l'a fait grandir, celle qui sait s'adresser aussi bien aux adultes qu'aux enfants, grâce à différents niveaux de lecture. « Un adulte, pour moi, c'est quelqu'un qui a renoué avec son enfance, sinon il reste bloqué dans l'adolescence. Notre monde, s'il n'est pas mature, c'est qu'il n'est pas adulte ! A l'image de Trump, Poutine, tous ces gens qui aiment le pouvoir, à claironner "Je suis maintenant un grand !" ». Des discours de testostérone. C'est vraiment une démarche d'adolescent ! Être adulte, c'est quand on n'a plus rien à prouver, comme quand, enfant, tu étais ouvert à tout, avais soif de tout, tu voulais apprendre, sans format, sans a priori. C'est sûrement ça notre avenir. » Émile Bravo fait de la BD pour les enfants et pour les adultes, pas pour les adolescents, qu'on se le dise !

Dessiner, c'est une forme d'écriture.

républicains avaient perdu la guerre faute d'appui logistique des nazis allemands et des fascistes italiens. C'est pour ça qu'il est venu se réfugier en France, où il a rencontré sa mère. Sans ça, il restait en Espagne, et je n'existerais pas. J'ai dix ans quand il me raconte ça, époque où je découvre l'histoire du nazisme. C'est un cauchemar ! Le pire en nous, humains, a déjà été fait. Depuis cet âge-là, j'essaie de comprendre. »

Marcel Pagnol disait : « Telle est la vie des hommes. Quelques joies, très vite effacées par d'inoubliables chagrins. Il n'est pas nécessaire de le dire aux enfants. » À quel point peut-on dire toute la vérité à des enfants de dix ans ? « Moi je pense qu'il faut leur dire. La guerre, la Shoah, ce n'est pas juste une histoire d'adultes. Des enfants ont été envoyés dans les camps. Les familles entières déportées, c'est ça qui est choquant. J'aurais pu naître juif ou Allemand et me retrouver là. Il faut aller chercher ce qu'il y a de plus noir en soi pour comprendre comment des êtres humains ont pu faire ça à d'autres êtres humains. C'est ça qui est terrifiant. »

C'est une chance d'utiliser un personnage aussi populaire que Spirou. Qu'il serve à quelque chose !

L'avenir de son Spirou, lui, est déjà tout tracé. L'écriture des quatre tomes de la série a été achevée avant le premier coup de crayon. Impossible de commencer à dessiner sans connaître la fin ! « Dessiner, c'est une forme d'écriture, c'est la mise au propre. Ce qui est intéressant, c'est ce qui est fait en amont : aller à l'essentiel, procéder au découpage, au cadrage, et surtout mes brouillons en dessin, les attitudes, les expressions, les dialogues. Depuis trois ans, je suis le constructeur qui suit les plans de l'architecte que j'ai été ! Et qui maudit cet architecte quand il s'aperçoit qu'il doit dessiner une foule ! On est complètement schizophrène en fait ! » Car Émile Bravo, s'il aime évidemment le côté artisanal du dessin, est d'abord un créateur d'histoires.

Et la Seconde Guerre mondiale, ce n'est pas seulement une histoire, c'est l'Histoire. Pourtant, en écrivant *Le journal d'un ingénu* en 2008, l'auteur n'imaginait pas forcément entrer dans cette période douloureuse. « Je raconte comment Spirou est devenu Spirou. Je le replace dans la période de sa création, en 1938. Il raconte l'éveil d'un enfant, d'un petit groom. Et il se trouve que mon histoire se termine quand la guerre commence. Pour moi, cela s'arrêterait là. Je voulais raconter cet éveil. » C'est à la demande de l'éditeur qu'il invente une suite. Et la suite, c'est la guerre. « Comme l'éveil de l'enfant se termine quand la guerre commence, je me suis lancé, pour voir comment cet enfant allait se construire pendant la Seconde Guerre mondiale. Et j'en profite pour expliquer cette guerre aux enfants. »

On est désormais loin des aventures de Spirou et Fantasio gambadant en Palombie en compagnie du Marsupilami. Spirou subit la guerre dans Bruxelles occupée. Comme tous les civils, il a faim, il a froid, il a peur. Et comme tout le monde, il ne comprend pas ce qui se passe. Émile Bravo ressent le besoin d'expliquer l'inexplicable aux petits. Enfant, il a lui-même été traumatisé par les images choquantes de la Shoah, et son passé familial lui pose question : « La Shoah est l'élément central de la guerre. Il faut traumatiser un peu les enfants, leur faire comprendre. C'est fondateur. Étant un fils de républicain espagnol, je suis personnellement très lié aux événements de la guerre. Mon père, brut de décoffrage, m'assenait "Sans Hitler et Mussolini, tu n'existerais pas !" Car pour lui, les





© Jules, tome 5: La question du père, Émile Bravo, Dargaud, 2006.

Spirou et Fantasio ne peuvent pas tuer.

Et pour se défendre de ça, il faut le comprendre. Et c'est une chance d'utiliser un personnage aussi populaire que Spirou. Qu'il serve à quelque chose! Les histoires de Franquin sont super, très humanistes, mais traitées de façon plus légère, réalisées à une époque où il existait beaucoup de filtres. Moi, enfant, j'aurais aimé lire cette histoire que je raconte aujourd'hui. »

Émile Bravo veut ainsi raconter la guerre sans le prisme de la victoire. Celle des gens ordinaires, qui ne pensaient qu'à survivre, et qui, sans conscience politique, pouvaient se faire entraîner n'importe où: « Je cherchais des héros, et je n'en ai pas trouvé. » Le fait est que Spirou et Fantasio n'ont a priori pas l'étoffe des héros: Spirou est plus que naïf, et Fantasio pas très sympathique. « Mais Fantasio n'a pas de conscience! Et la plupart des gens étaient par la force des choses très égoïstes. L'homme est un animal grégaire, et selon son éducation il bascule d'un côté ou de l'autre. C'est ce qui se passe dans toutes les guerres. Spirou est un gamin porté par une chose: il est amoureux d'une fille, qui est juive et communiste. Fatalement, de cœur, il ne peut pas être du côté nazi. En plus il ignore ce que sont le nazisme, la judéité, le communisme... C'est ça que je veux raconter: l'incertitude, des gens qui subissent la guerre sans rien y comprendre et sans rien savoir de son issue. Et que même si les pires êtres humains t'oppressent, si tu es un être humain, tu ne peux pas tuer. Spirou et Fantasio ne peuvent pas tuer. »

Le *Spirou* d'Émile Bravo connaît un certain succès en Allemagne, où on est ravi qu'enfin, l'amalgame boche/nazi soit évité: « Les problèmes néo-nazis actuels en Allemagne, c'est un problème d'éducation. Il y a beaucoup d'ignorance. C'est pour ça que les enfants doivent savoir, il faut que ce soit dans un coin de leur tête. »

La troisième partie de *Spirou – L'espoir malgré tout* devrait sortir fin 2020, au plus tôt. Émile Bravo profite du temps qui lui est — enfin — accordé! Et après la parution du quatrième, un espoir subsiste: un nouveau tome des épatantes aventures de *Jules*! « C'est mon enfant. Il y a tellement de choses à dire aujourd'hui, avec tout ce qui se passe. On est dans l'urgence, il faut continuer à éveiller. *Jules* parle aussi de ça: se donner les moyens de s'éduquer. Ce qu'on ne fait pas! Nous restons des adolescents attachés, qui ne pensent qu'au profit, très mal édu-



© Jules, tome 6: Un plan sur la comète, Émile Bravo, Dargaud, 2011.

qués par la religion, qui pensent que tout va s'arranger. *Jules*, c'est aussi l'histoire d'un gamin ordinaire qui se construit face à l'adversité, à la bêtise de son entourage familial. » Il y a du Spirou dans Jules. Jules permet à Émile Bravo de parler plus des problèmes actuels, notamment écologiques, de critiquer la société des hommes qui partagent si mal ses richesses, de se moquer de ses travers grâce aux apparitions désopilantes d'extra-terrestres pince-sans-rire, tapant ainsi allègrement sur les soldats de Dieu: « La religion, c'est de l'irresponsabilité. » La gravité n'exclut pas l'humour, qui permet de faire passer les pilules les plus amères, même si certaines restent bloquées un peu trop longtemps dans la gorge!

Émile Bravo est un véritable raconteur d'histoires. À l'instar d'un Lewis Trondheim ou d'un Zidrou, il prouve que décidément, le dessin n'est rien sans un bon scénario. Le bon message au bon destinataire, c'est le secret des Belles-Lettres, dont la bande dessinée fait partie intégrante.

La gravité n'exclut pas l'humour, qui permet de faire passer les pilules les plus amères.



© Spirou ou l'espoir malgré tout, volume 2, Émile Bravo, Dupuis, 2019.



© Spirou ou l'espoir malgré tout, volume 2, Émile Bravo, Dupuis, 2019.

Soupe de contes et grands sujets

Boucle d'or et les sept ours nains. La faim des sept ours nains. La belle aux ours nains. Mais qui veut la peau des ours nains ? C'était la Guerre mondiale. Ma maman est en Amérique, elle a rencontré Buffalo Bill. La leçon de pêche. On nous a coupé les ailes ; autant de titres d'albums pour enfants dont certains s'étonneront d'apprendre qu'Émile Bravo en est soit l'illustrateur, soit l'auteur-illustrateur.

Car le papa de Jules est aussi un auteur de littérature de jeunesse. Depuis 2003 exactement, quand il a participé avec dix autres créateurs de BD au lancement de Bréal Jeunesse, aventure éditoriale qui tourna vite court (14 titres en tout). Dans *C'était la Guerre mondiale*, roman illustré pour les pré-ados, Émile Bravo transpose la Seconde Guerre mondiale en une bagarre dans une cour d'école. Il aborde la Première Guerre mondiale dans *On nous a coupé les ailes*. Un album né d'une histoire vraie, une collection de petits avions fabriqués par les soldats dans les tranchées, avec des douilles et des éclats d'obus.

Leçon de pêche, nouvelle écrite en 1963 par Heinrich Böll et seulement traduite en français en 2012, est aussi une leçon de vie. Critique féroce et claque magistrale à la société de consommation que cette conversation entre un touriste et un pêcheur. On se régale du texte et des illustrations grinçantes d'Émile Bravo. Et on fond quand il illustre *Ma maman est en Amérique, elle a rencontré Buffalo Bill*, devenu un film d'animation, l'histoire tendre de ce petit Jean qui ignore où est sa maman, n'ose pas poser la question et du coup invente pas mal de choses.

Les enfants ont aussi la chance d'avoir eu l'impeccable série des *Sept ours nains*, le monde actuel revu dans un mélange de contes hilarant (à partir de 5 ans). Petits, tassés, la démarche raide, ces ours nains s'avèrent « plutôt crétins », de l'avis de leur créateur. Mais qu'ils sont drôles dans ces soupes de contes entremêlant sept classiques en farces magistrales pour dispenser le message de l'auteur, une charge contre la télé par exemple. Les histoires à messages ne sont-elles pas le principe du conte ? Ici, on a le texte jubilatoire, parfois dialogué, et les dessins trop rigolos en plus.

*Bibliographie jeunesse

- C'était la Guerre mondiale*, Émile Bravo, Bréal Jeunesse, 2003.
- Boucle d'or et les sept ours nains*, Émile Bravo, Seuil Jeunesse, 2004.
- La faim des sept ours nains*, Émile Bravo, Seuil Jeunesse, 2005.
- Sissi la marmotte et son doudou*, Émile Bravo, Albin Michel Jeunesse, 2007.
- Ma maman est en Amérique, elle a rencontré Buffalo Bill*, Émile Bravo et Jean Régnaud, Gallimard, 2007.
- La belle aux ours nains*, Émile Bravo, Seuil Jeunesse, 2009.
- Mais qui veut la peau des ours nains ?*, Émile Bravo, Seuil Jeunesse, 2012.
- La leçon de pêche*, Émile Bravo et Heinrich Böll, Glénat, 2012.
- On nous a coupé les ailes*, Émile Bravo et Fred Bernard, Albin Michel Jeunesse, 2014.



© Boucle d'or et les sept ours nains, Émile Bravo, Seuil Jeunesse, 2004.



© La leçon de pêche, Émile Bravo et Heinrich Böll, Glénat, 2012.

Ces livres qui nous manquent...

La croisière du jeudi fou, de Jean-Claude Forest



Autoportrait de Jean-Claude Forest, également personnage de l'album *Enfants, c'est l'Hydragon qui passe*, sous le nom de « L'Original ». Dédicace, 1996.

Une nouvelle pièce s'installe dans notre bibliothèque imaginaire, composée de livres jamais réalisés. Cet album, qui devait livrer le dénouement du premier volet intitulé *Enfants, c'est l'Hydragon qui passe*, nous manque immensément.

Jean-Claude Forest, grand prix d'Angoulême en 1983 pour l'ensemble de son œuvre, commence à publier en 1949 ; il livre notamment des reprises de la série *Bicot* et des aventures de Charlot. Il se fait connaître avec la mythique *Barbarella*, un jalon incontournable dans l'évolution de la bande dessinée vers un art reconnu. Dans ses œuvres les plus marquantes, nous pouvons citer les aventures de la jeune Hypocrite, ou encore les scénarios des *Naufragés du temps* pour Paul Gillon ou d'*Ici-Même* pour Jacques Tardi. En 1980, il réalise son chef-d'œuvre : *La jonque fantôme vue de l'orchestre*, dont le protagoniste trimballe une « fenêtre hygiénique » qui – où qu'on la place – ouvre sur l'océan, une baie calme et une villa plantée sur un îlot. Un monde parallèle à explorer...

Forest attaque de suite un nouvel album passionnant : *Enfants, c'est l'Hydragon qui passe*. L'histoire traverse la onzième année de Jules, au départ d'une fête d'anniversaire chaotique où éclate, sans retour possible, l'impossibilité pour ses parents d'encore cohabiter. Jules, accompagné de son père à la santé fragile, se

dirige alors vers sa passion : les bateaux. Ils sont accueillis sur une péniche appartenant à un mystérieux monsieur appelé « L'Original », accompagné d'une jeune femme, Agnès, qui s'avérera au fil des confidences être sa... nièce. Le père de celle-ci, opposant politique, est enfermé dans une geôle d'un pays d'Europe centrale, la Volkovia.

Au fil d'une intrigue politique et sociale, dans le sillage de personnages auxquels le lecteur ne peut que s'attacher, nous suivons la péniche dans sa fuite, vers l'envie de libérer le détenu et d'éviter les services secrets de la Volkovia. L'épopée de Jules, devenu à dix ans capitaine de la péniche – camouflée et renommée « Hydragon » – se termine sur l'entrevue d'une vie nouvelle, où le papa rétabli pourrait développer ses compétences et envies excentriques d'architecte. Mais avant cela, l'Hydragon doit rejoindre l'Europe centrale et retrouver Agnès, tout en évitant Vakounine, un mystérieux motard qui les traque... Dans la postface de *l'Hydragon*, l'auteur nous raconte ses premières années d'enfant à la santé fragile, et sa fébrilité lors de lectures passionnantes, cloué au lit ; il y

insiste sur la hantise d'atteindre le mot « fin », marquant le départ forcé d'un univers d'évasion. Rétrospectivement, ces mots représentent une espèce de prédiction involontaire pour nous, ses lecteurs, car précisément : nous ne l'atteindrons jamais, le mot « fin » de son histoire...

En 1996, lorsque nous le rencontrons, sa moue gênée nous encourage à ne pas poursuivre l'expression de notre espoir de la connaître un jour, cette fin prévue dans *La croisière du jeudi fou*... Dans une interview, il explique : « L'idée de me lancer dans un nouvel album m'angoisse profondément. De n'avoir pas été capable de finir la suite de *l'Hydragon* a été un drame. J'avais dessiné quinze pages, écrit tout le scénario et découpé pratiquement les deux tiers de l'histoire. Et j'ai craqué. C'est à dire que je n'y arrivais plus, je recommençais sans cesse les mêmes images. Certaines pages sont pas mal, mais il y en a d'autres que je refaisais sans arrêt. » Hélas pour nos yeux : exceptées quelques histoires courtes, *l'Hydragon* restera son dernier travail de dessinateur.

Sommes-nous condamnés à ne jamais savoir si Jules et son père mèneront *l'Hydragon* à bon port, pour pouvoir développer leurs rêves ? Depuis la mort de Jean-Claude Forest, en 1998, espérer voir publiée *La croisière du jeudi fou* est bien entendu totalement vain. Cependant, il est

possible de republier la première partie, accompagnée des quinze pages de sa suite, des recherches et découpages dessinés, et surtout du scénario complet ! Ce serait une manière idéale de rendre hommage à cet auteur majeur de la bande dessinée du vingtième siècle. Avis aux éditeurs !



La dernière case de *Enfants, c'est l'Hydragon qui passe* déploie une part du menu qui attend le lecteur dans la suite prévue.



Extrait de *La croisière du jeudi fou*, album inachevé.

Laura ou la poésie d'Éros

Laura ou Le choix de la Liberté



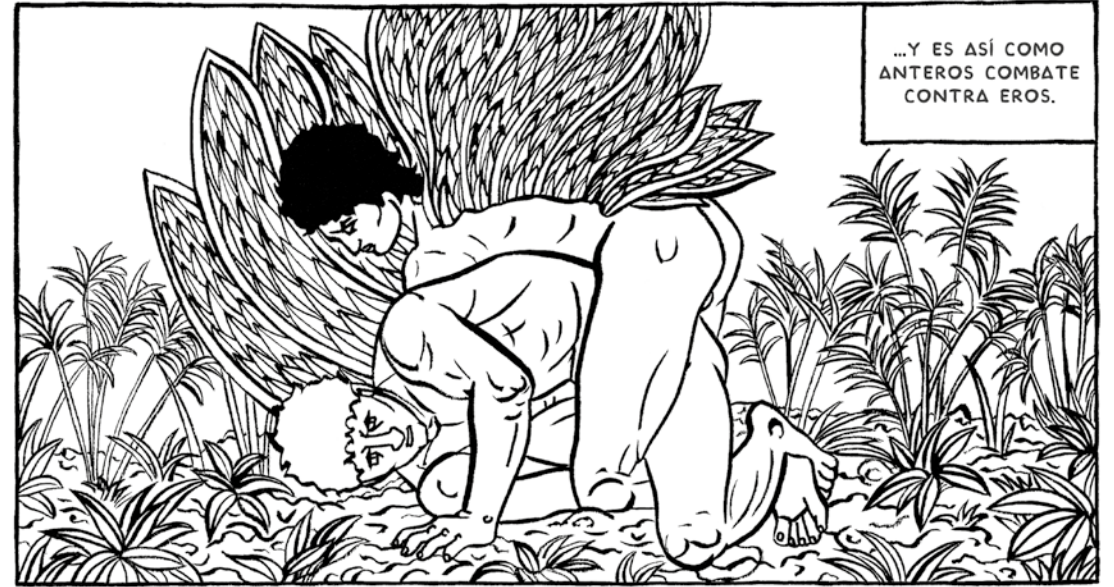
© Amores locos, Laura Pérez Vernetti y A. Altarriba, Edicions de Ponent, 2005.

En septembre 2019, l'expo *In memory of me* de S. Simon à l'Unesco a été censurée par « peur de heurter la sensibilité du public ». De quoi s'agissait-il ? De sang et de violence ? De viols ? De guerres ? De cadavres ? De torture ? De migrants noyés ? NON. Rien de tout cela, juste de corps nus en position de selfie ! Sommé de couvrir les parties génitales de ses sculptures, l'artiste les a cachées au moyen de tangas minuscules !

Un foisonnement de questions

Dans pareil contexte, l'œuvre de Laura ou Laura Pérez Vernetti, (Grand Prix 2018 du Salon de la BD de Barcelone), qui consacre une bonne moitié de ses recherches et de son admirable œuvre graphique à l'érotisme, joue un rôle qui va au-delà du pur plaisir esthétique : elle revendique le droit à la liberté et le devoir de la défendre. En effet, elle dessine des corps des

deux sexes (sans distinction), où la moindre partie est érotisée afin de tenter de saisir l'exaltation du plaisir et l'épanouissement qui s'en dégage. Des phallus, des vulves, des fesses, des testicules, mais aussi des mains, des jambes, des pieds, un visage, une bouche, une langue, un cou... une véritable anthologie de toutes les parties érogènes du corps et surtout de la poésie qui s'en dégage. Si des pénis ou des vagins immobiles sans aucune connotation autre que celle du genre « heurtent la sensibilité du visiteur », que dire alors de l'érotisme poussé dans ses retranchements ultimes ? Pourquoi, me demandai-je, cela heurterait-il notre sensibilité (plus que la violence qu'on affiche partout) ? Pourquoi la société tient-elle à cacher nos parties génitales voire l'érotisation du sexe (qui est tout de même, avec la conscience de la mort, ce qui nous distingue des animaux) ? Autant de questions qui surgissent de la lecture de cette œuvre essentielle à tout esprit libre !



© Las vidas imaginarias de Schwob, Laura Pérez Vernetti, Lucas de Gálbo, 2019.

Le sexe, fondement de l'érotisme

L'œuvre graphique de Laura a ceci de révolutionnaire : elle s'élève contre tous les préjugés et elle expose au grand jour le sexe tel qu'il est, sans tabous, un érotisme dont l'esthétique revendique les sensations, les suggestions, l'érotisation de tout le corps, de l'acte sexuel (qui est le fondement de l'érotisme tout de même, comme l'écrivait Georges Bataille). Les puritains et les bigots ne sauraient qu'être choqués, mais tout un chacun trouvera dans ces dessins un reflet purement esthétique de la vie ! Une recherche libre de tout préjugé dans un but purement artistique que vous pourrez appréhender dans ses albums *Las mil y una noches avec Lo Duca* (Edicions de Ponent), *Susana* (Amaníaco ediciones), *Amores Locos* et *El brillo del gato negro*, tous deux avec A. Altarriba aux Edicions de Ponent.

Radicalité de la quête du savoir

Plus récemment, elle s'est lancé un nouveau défi, aussi difficile que le précédent : elle tente de construire des ponts entre la BD et la poésie. Elle propose l'image comme une interprétation de la poésie. Un livre au format très original illustre fort bien ce procédé, *Poémic* (Lucas de Gálbo), des poèmes de Ferran Fernández

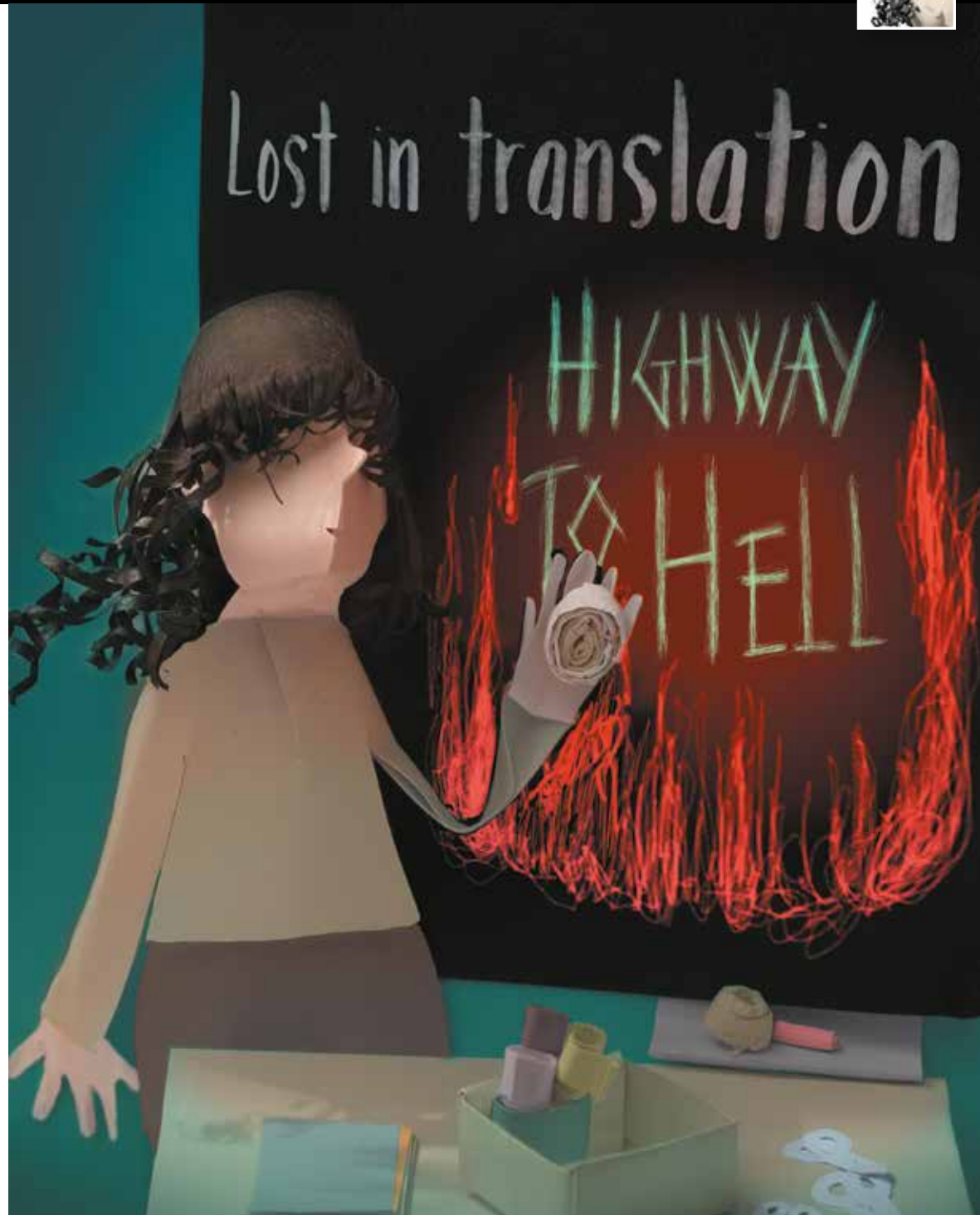
y sont traduits en bandes de deux ou trois vignettes maximum, le résultat est admirable, un petit chef-d'œuvre de la bande dessinée espagnole, à mon sens ! Ont suivi d'autres BD sur des poètes, *Viñetas de plata* (Reino de Cordelia), *Ocho poemas, Pessoa et cia*, *Yo, Rielke, El caso Maiakovski*, tous chez Lucas de Gálbo, et tout dernièrement, *Las vidas imaginarias de Schwob* (Lucas de Gálbo).

L'œuvre de Laura s'inscrit dans une volonté radicale de la recherche de « style », elle travaille sous l'influence de différentes époques et esthétiques où s'inscrivent les scénarios de ses BD, donnant fréquemment la préférence au noir et blanc même si elle ne refuse pas la couleur. C'est d'un pinceau élégant et extrêmement exigeant que l'autrice dessine les contours d'une œuvre esthétique qui, avant d'être « érotique », s'inscrit dans une quête constante de savoir.

Une autrice dont on aimerait voir l'œuvre traduite en français afin d'élargir non seulement notre vision sur l'érotisme et sur la poésie, mais aussi sur les différentes approches artistiques de ces visions... et pourquoi pas afin d'y trouver le chemin de la liberté que nous confère notre corps affranchi de toute culpabilité !

Benedetta Frezzotti : Lost in translation

www.behance.net/benedetta_frezzotti | www.instagram.com/bfrezzotti



Bienvenue au
premier Laboratoire de
l'année avec ma classe
de labo !



Ah, non... excusez-moi ...

Voici ma classe de labo pour de vrai ! L'expression sur leurs visages est la même que celle d'un cerf effrayé, mais pas de souci ... ça ne dure jamais longtemps.



1: En mode « Dis-moi que tu m'aimes bien »

2: En mode « Opossum » : se fondre dans le décor en espérant passer complètement inaperçu .

3 : En mode « Maîtresse, la route qui mène à la confiance passe par l'enfer »



Derrière chacun de ces mécanismes de défense, se cache un enfant avec une histoire différente ...



Une fois que, petit à petit, tu réussis à entrer dans leurs mécanismes de défenses, tu peux enfin commencer à mieux les comprendre tels qu'ils sont, uniques et beaux

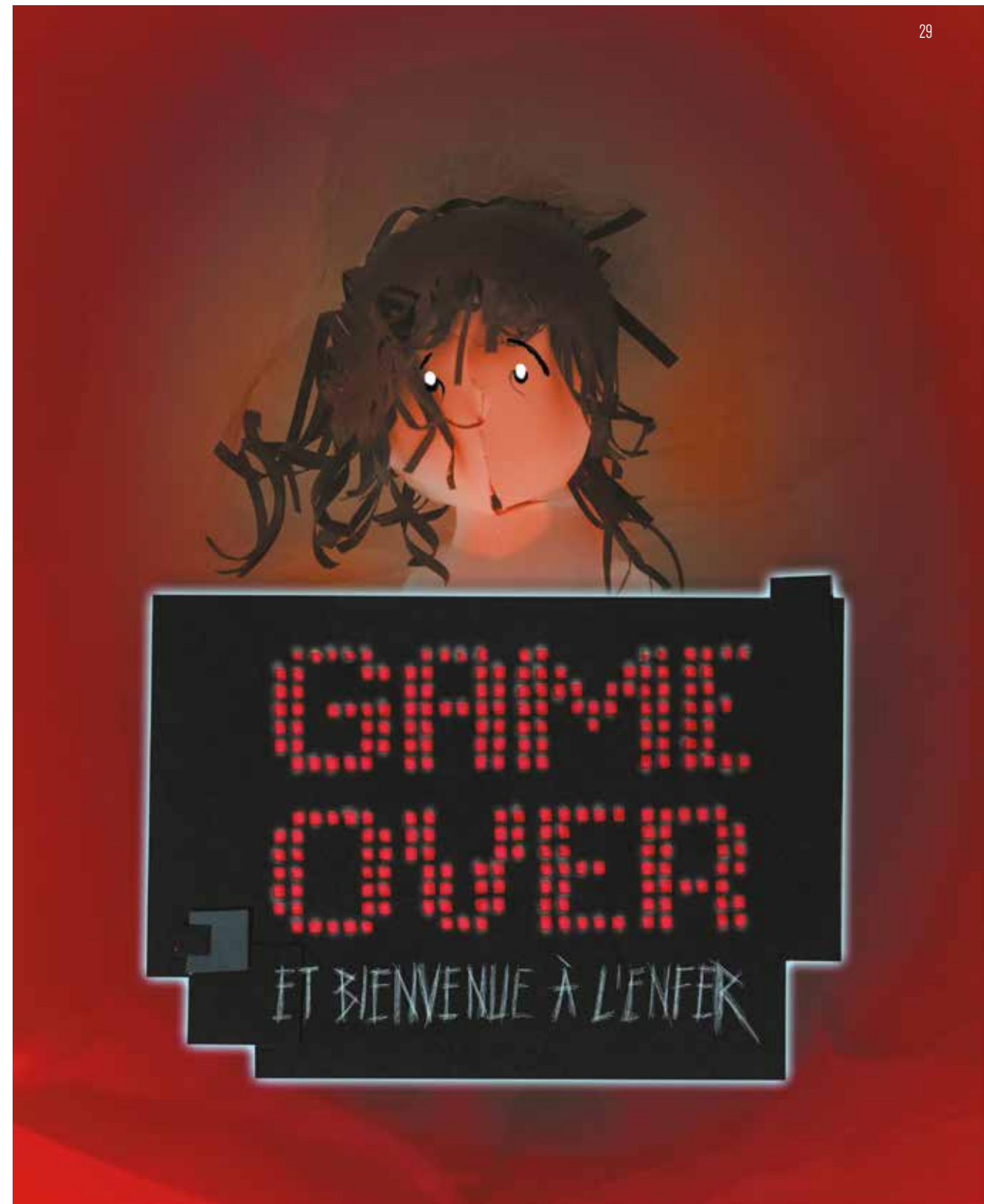


Donc, les tests sont les bienvenus !



On respire profondément, on compte plusieurs fois jusqu'à cent, jusqu'à mille et on attend le test final...





Inspiration



Modélisation



Coloration

Publication

#lostinTranslationComics



Jazz ou jeunesse, Louis Joos, maestro de l'illustration



« Tu ne vas pas reconnaître mon atelier après toutes ces années ! » Louis Joos s'inquiétait pour rien. Son atelier n'a guère changé en vingt-sept ans d'éclipse. Ma première visite était à l'occasion de la sortie d'*Escapes, carnet de croquis*, son premier livre pour enfants, sur un texte de Rascal (L'école des loisirs, Pastel, 1992, indisponible hélas). Le carnet de croquis (feuilles en papier de couleur crème et couverture à l'ancienne) d'un peintre embarqué sur le *Titanic*, des instantanés rêvés à bord du paquebot réputé insubmersible de la White Star Line.

Un fantastique journal de bord où de vigoureux croquis jetés alternent avec des pleines pages en couleurs. Un album magnifique qui fut récompensé l'année suivante par le prestigieux Prix graphique de la Foire de Bologne.

« Tu ne vas pas reconnaître mon atelier après toutes ces années ! » Hé bien si. L'atelier est toujours sa pièce de séjour. Demeure l'assemblage de tables qui forment ensemble l'immense surface de dessin sur laquelle il travaille, entasse les pots de couleurs, les pinceaux, les papiers, la documentation. Les bibliothèques bien rangées croulent toujours sous les beaux livres, sources d'informations potentielles. Le piano à queue en bois sombre hérité de son père garde sa fière allure.



La terrasse arrière est bien garnie de plantes. Aux murs persistent les affiches et maquettes de paquebots d'hier, pièces de l'histoire familiale de l'artiste, des dessins de jazz, des affiches d'exposition et plein de petites choses, photos ou mots.

Nouveautés, une collection d'anciens projecteurs de cinéma amateur, des appareils photos contemporains, numériques mais reflex et, surtout, un chevalet. « Je fais aussi des tableaux maintenant », glisse Louis en souriant, toujours prêt à explorer une nouvelle piste alors qu'il est né le 1^{er} mai 1940. Ses premiers tableaux, il les a faits à la demande de Eric Verhoest de la galerie bruxelloise Champaka. Il en a créé d'autres depuis, notamment pour la galerie parisienne Oblique de Pierre-Marie Jamet et pour une exposition collective à Bruxelles chez Huberty & Breynne. Les derniers à avoir été exposés sont une bonne soixantaine de grands dessins et de peintures issues de *Jazz Variations*, il y a cinq ans chez Champaka. Une merveille.

Le jazz, on y est. Car selon qu'on est plutôt bande dessinée ou plutôt littérature de jeunesse, on connaît Louis Joos pour l'un ou pour

l'autre. Le trait jeté et vigoureux du maestro se repère de loin et enchante illico. Le jazz est avec le dessin la grande affaire de sa vie. Lui-même joue du piano. Cette musique, il en écoute énormément, avec passion. Toutes les présélections de sa radio internet sont des stations de jazz ! Surtout, Louis Joos dessine le jazz, depuis toujours.

En albums de bande dessinée principalement chez Futuropolis où, en 1982, avec *Le Colaxa* et *Saxo Cool*, il était le premier auteur belge, en revues, en biographies pour divers éditeurs et en illustrations tout simplement. Il a ainsi publié une bande dessinée de 24 pages sur Coltrane dans le n° 81 de la revue *Jazz News* (juillet-août 2019). Et son dernier titre en date, outre les rééditions, est *Jazz*, un petit format broché en noir et blanc sorti fin septembre 2019 chez Alain Beaulieu.

Pour les sorties précédentes, il faut remonter dans le temps. En jeunesse, où il excelle comme coloriste à *Mère Magie*, sur un texte de Carl Norac, sorti en 2011 (L'école des loisirs, Pastel). L'histoire d'Ama, qui sait comment distraire des enfants préhistoriques affamés. Par le rire, alors



© Pastel.

elle grimace. Par l'imagination, alors elle dessine sur les murs. Elle devient la « Mère Magie », non reconnue par sa communauté. Elle brave l'interdit et saisit le bâton de sorcier. Les enfants sont suspendus à ses lèvres. Ils ne lâchent pas des yeux ses peintures. Ses dessins sont tellement forts qu'ils se croient ailleurs, à la chasse. Attuk court dehors, bravant la neige et la glace et disparaît. C'est la fin de l'exercice pour Ama qui veut retrouver son fils.

Les techniques mixtes, encres, aquarelles, crayons, font merveille dans cet album de faim, de froid, de peur et d'angoisse. La Mère Magie brave les interdits et sauve les siens et ses proches, y gagnant une nouvelle reconnaissance.

En bande dessinée, il s'agit de l'album en noir et blanc *Un piano*, sorti chez Futuropolis en 2010, partiellement autobiographique. « J'ai travaillé pour Futuropolis du temps d'Étienne Robial, de 1982 à 1994, explique Louis Joos. J'ai même illustré un roman policier de Marc Villard, *La dame est une trainée* (Futuropolis, 1991). J'ai alors fait cinq livres chez eux. Je suis revenu à la collection quand j'ai rencontré Sébastien Gnaedig, le mari d'Odile Josselin, mon éditrice chez Pastel. J'ai fait avec lui *Un piano*. Je l'ai fait parce que c'était lui. Je n'aurais pas pu le faire avec un autre éditeur. Il y a cinq chapitres, comme les cinq visites de Sébastien Gnaedig en cours de travail. »



Cet intervalle de temps s'explique par de nouvelles orientations. « À un moment, j'ai senti que je surproduisais et que je faisais le copié-collé de ce que je faisais. J'ai bien une demande de Rascal pour une histoire pour enfants de bisons en Amérique. Mais maintenant je fais plutôt de la peinture et des dessins en noir et blanc. » Même si l'atelier est organisé pour un illustrateur, une table, une chaise, une lampe, un peu de matériel. « C'est différent pour les grands formats. Il faut un chevalet ou peindre sur le sol. J'emploie toutes les techniques. Pour un tableau, ce peut être un papier grand format et de l'encre de Chine à laquelle j'ajoute parfois un peu de couleur. Ou de l'acrylique. »

Si le jazz est présent partout chez Louis Joos, autour de lui, en lui, il répond tout net à la question « Es-tu un dessinateur de jazz ? » : « Non, je suis dessinateur tout court. »

Il complète : « Je suis dessinateur. J'ai toujours aimé le livre, faire des livres, si possible avec un éditeur un peu fou, comme Michel de Paepe qui a repris La Renaissance du livre en 1997 et avec qui j'ai fait cinq livres illustrés, sur Saint-Ex', Baudelaire, Verlaine, Artaud, Queneau. Pour *Les Fleurs du mal*, j'ai fait des tonnes de dessins, selon diverses techniques et de dimensions variées selon les poèmes. Un graphiste en a fait la mise en pages. Pour le livre sur Queneau, j'ai varié les techniques, huile, acrylique, crayon gras, pastel gras, pastel sec, aquarelle, papiers collés. »

En plus des albums chez Futuropolis, des pochettes de disque, des participations à des revues, Louis Joos a aussi fait des livres de jazz chez Points Image, avec des dessins de 30x30 sur papier Japon, le format d'un disque LP, des livres-CD chez BD Music. Avec cet usage du noir si impressionnant, vigoureux et limité à l'essentiel tant le trait est juste.

En littérature de jeunesse où il a publié seize titres entre 1992 et 2011, dont huit sont encore disponibles, les préférences de Louis Joos vont vers *Escales*, *Oregon*, toujours disponible vingt-cinq ans après sa création, *Nemo et le volcan*, *Le loup dans la nuit blanche* et *Mère Magie*.

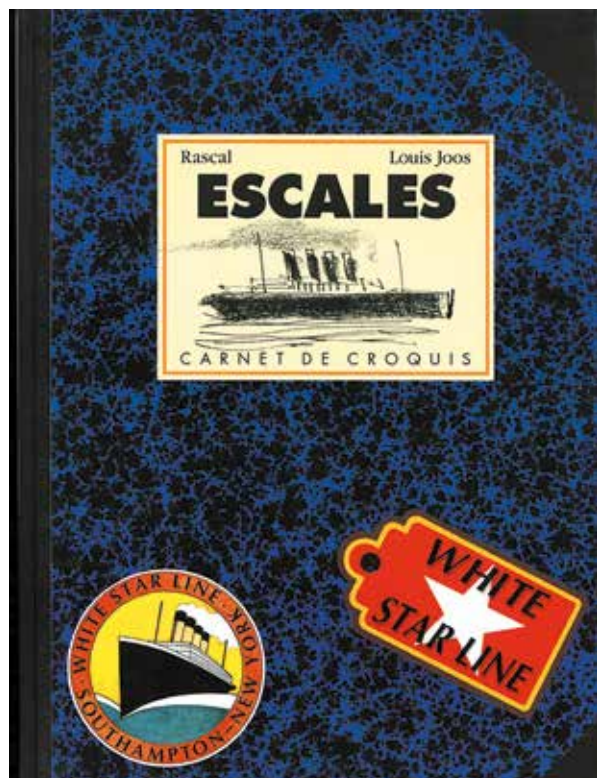
L'homme aux cinquante carnets de croquis, toujours en format A4, autant de merveilles, raconte : « Pour *Oregon*, j'ai fait des carnets sur un cirque, même si l'histoire est celle d'un cirque qu'on quitte. Je fais mes carnets pour



LOUIS JOOS



© Pastel.



me mettre dans l'ambiance, même si je passe à tout à fait autre chose après. Ces carnets sont des dessins spontanés, une sorte d'ivresse, un dessin en entraînant un autre. J'ai été élevé par mon père dans *Tintin* pour le côté marrant et Rembrandt et Goya pour le côté sérieux. J'ai mis du temps à comprendre que ce qui est divertissant ne me convient pas. Même si j'aime bien rigoler et plaisanter. Mais pas quand je dessine. Quoique j'apprécie l'humour des autres. Dans mon travail, j'ai recours à plein de techniques, aussi la litho et la gravure, pour capter par tous les moyens quelque chose que je n'arrive pas à bien définir. Je jette quelques traits sur le papier, aussi bien pour les personnages que pour les paysages ou les ambiances. Si ça ne va pas assez vite, ce n'est pas bon, d'où les carnets de croquis. L'humain est fait pour le plaisir. Les carnets de croquis, c'est du plaisir dans une grosse proportion.»

Celui qui a longtemps enseigné l'illustration et la bande dessinée à l'académie de Boitsfort à Bruxelles aime rappeler ce qu'il disait toujours à ses élèves: « Ne faites pas un dessin juste, faites juste un dessin. » Pour lui, une personne de dos doit être reconnaissable.

« Vers 15-16 ans, se rappelle-t-il, je suis allé à l'académie du soir à Saint-Josse. On m'a donné un buste à dessiner, j'étais dégoûté. Je préférais aller voir les musiciens aux Beaux-Arts. J'y allais très tôt. On voyait les instruments, le piano noir, la batterie étincelante. Déjà ça, c'était magique. Puis les musiciens entraient, en noir et blanc. Que c'était beau ! Je me suis dit, c'est ça que je veux faire, cette musique vivante, rythmée. Le dessin doit être rythmé aussi. »

L'autre déclic a été un livre : « J'avais vu des photos des années 1950 de la cour d'un bistrot aux États-Unis où il était écrit *White only* d'un côté, *Coloured people* d'un autre.

Le livre *Freedom* est l'histoire en photos du racisme. Tout vient de là chez moi. L'admiration pour cette musique très simple, mais que les Noirs ont inventée et qui est jouée par de tels musiciens ! Que de virtuosité ! Armstrong, Monk, Powell, Mingus sont des génies. Il n'y a pas moyen de faire pareil qu'eux, mais on peut faire autrement en étant aussi vigoureux. Pour moi, les grands musiciens de jazz sont ceux des années 1940, 1950, 1960. On en connaît quelques-uns mais il y en a eu des milliers en réalité. Les musiciens d'aujourd'hui jouent les standards en les recréant à leur manière. C'est autre chose. »



Carnet de croquis pour *Nemo* et le volcan.



... FINI DE TOURNER EN ROND DANS MON BLED POURRI... AVEC DE SOÏT D'ISANT
NUAGES DE MAUVAISES VIBRATIONS SUR LA TÊTE... J'AI TOUT DE SUITE SENTI QUE
BOUGER, ÇA VOUS APORTE UN TAS DE CHOSES!...



LA VIE N'EST PAS IMMUABLE
COMME JE LE PENSAIS!
ET PUIS... MOI, JE
SUIS UN MALADE, UN
FÈLÉ DE MUSIQUE,
UN MALADE DU JAZZ...
CE JAZZ QUI ME SQUATTE
LA TÊTE DEPUIS
LONGTEMPS!...



Jean-Claude Servais au-delà du trait

La bande dessinée, le neuvième art, se nourrit d'abord et avant tout de « variété ».



Variété de thèmes d'inspiration... Variété de découpages...
Variété de couleurs... Variété de graphismes...

Et je pense que se lancer, aujourd'hui, dans cet univers particulier qu'est celui de raconter des histoires en dessins, il y a, davantage que dans le passé, la nécessité de connaître, et de reconnaître, celles et ceux qui ont fait des « petits mickeys » d'hier un art d'aujourd'hui.

Et parmi ceux qui furent innovateurs, inventeurs, quelques artistes belges sont, incontestablement, des artisans essentiels de l'essor de la BD capables de sortir des historiettes un peu faciles des grands débuts de la BD.

Et parmi eux, il y a Jean-Claude Servais. Amoureux de la nature, de sa Gaume aux forêts emplies de lumières et de mystères, de légendes et de réalités, de souvenirs et de rêveries.

Dès ses premières bandes dessinées, parues il y a quarante ans, Jean-Claude Servais mettait en place un style reconnaissable dès le premier regard. À l'instar des grands acteurs (je pense à Louis Juvet, entre autres), Jean-Claude Servais est toujours le même, avec un trait qui, certes, s'est affiné au fil des ans, mais



sans jamais perdre son ADN originel. Mais, en même temps, chaque album est différent, les récits qu'il invente, ou réinvente, sont neufs, à chaque fois. Quarante ans de carrière, une cinquantaine d'albums et une passion sans cesse renouvelée !

Et c'est au musée de la Grande Ardenne qu'on peut admirer quelque 120 de ses originaux, tout au long d'une exposition fabuleuse, il n'y a pas d'autre mot, avec une scénographie qui, volontairement, refuse la chronologie pour s'intéresser aux thèmes de prédilection de l'artiste (la nature, la féminité, la révolte...), et, ainsi, nous balade, au fil de petites salles à l'éclairage parfait, dans l'œuvre et l'univers de Jean-Claude Servais.

Un univers essentiellement double.

Servais se veut toujours proche des « petites gens », de ceux qui ne font jamais la une des médias. Des héros simples ballottés par l'Histoire, des femmes surtout qui se battent contre toutes les conventions.

Et puis, et surtout, il y a la nature, une nature dans laquelle toute magie et toute poésie sont possibles, cette nature dans laquelle Jean-Claude Servais vit, lui qui ne dessinera jamais que ce qu'il connaît vraiment !

Croyez-moi, cette exposition est la plus belle qu'il m'ait été donné de voir, la plus intelligente aussi !... À ne pas rater !...



Exposition Jean-Claude Servais au-delà du trait

Musée en Piconrue, rue Piconrue, Bastogne (Belgique), jusqu'en septembre 2020.

Le fils de l'ours, Jean-Claude Servais (couleurs: Raives), Dupuis, 2019.

Nouveaux albums 64_page

Ava Dobrynine, Thomas Rome

Safari rouge, volume 1: *Octopus*

2080. L'équipage du vaisseau *Octopus* est en route vers Mars. Ils y sont envoyés par une compagnie d'assurance pour enquêter sur un incident s'étant produit sur une base martienne, qui aurait causé la mort de plusieurs chercheurs. Mais des mois passés en huis-clos dans le vaisseau met en péril l'entente du groupe, et les intérêts divergents de chacun menacent le bon déroulement de la mission...

Safari rouge est une fiction scientifique, agrémentant une histoire d'aventure d'un travail de prospective minutieux.

Safari rouge, volume 1: *Octopus*, Didier Schmitt, Olivier Pâques, Ava Dobrynine, Thomas Rome, éditions Weyrich, 110 pages, couleurs.



Lison Ferné

La déesse requin

Lison Ferné est une habituée de ces 64_page que vous tenez à la main. Lison Ferné est surtout une artiste dont l'univers est extrêmement personnel, tout en s'inscrivant dans la lignée de quelques illustrateurs du vingtième siècle proches du surréalisme.



Dans ce livre-ci, à paraître chez CFC-Éditions, elle puise son inspiration dans un monde légendaire qui se conjugue à la fois dans la tradition européenne et dans la tradition chinoise. C'est le mythe de la petite sirène ou celui de la « fille du roi dragon » : un monde divisé entre deux races différentes, les humains et les dieux de la mer. Dahut, princesse des profondeurs océaniques, décide de se rendre dans le monde qui n'est pas le sien, pour en découvrir les réalités et les richesses.

À partir de ce canevas pratiquement traditionnel, Lison Ferné nous parle de métamorphoses (rejoignant ainsi les mythologies grecque et romaine), de la différence à assumer, à accepter, à rejeter, à aimer ou à haïr. Telle l'Alice de Lewis Carroll, elle nous fait traverser le miroir des apparences, elle nous invite à mélanger, intimement, les cultures et les religions, elle nous pousse à chercher au présent les ailleurs capables de nous éveiller l'âme. Mais toutes ces pistes de réflexion qu'elle offre se heurtent à la réalité humaine qui reste la nôtre : celle de la violence, de la mort, de l'égoïsme, de l'incompréhension.

Déstructurant la construction de son récit, s'éloignant des codes habituels de la bande dessinée, Lison Ferné pratique l'art de l'ellipse et de la poésie avec un bonheur et un plaisir évidents. Ce livre, linéaire dans son récit, respectueux dans la thématique chère à Andersen, tient autant de la bande dessinée revisitée que de l'illustration littéraire. À ce titre, elle est une œuvre extrêmement personnelle qui mérite, assurément, d'être découverte. *La déesse requin*, Lison Ferné, CFC-Éditions, 18 €.

Benedetta Frezzotti

Le mie stories

La très belle couverture de *Le mie stories* (*Mes histoires*) nous donne un premier aperçu du magnifique travail de Benedetta Frezzotti qui fait ses personnages d'abord en papier avant de venir les plaquer sur la feuille. Dès les premières pages, on apprend que Daniele veut devenir instagrammer, il va explorer cette voie, mais au bout du compte c'est la photographie, activité qui l'éloigne du web et le plonge dans le monde réel, qui lui apprendra comment gérer au mieux les réseaux sociaux. Un livre au récit initiatique en italien que petits ET grands sauront apprécier ! Vivement qu'il soit traduit en français !

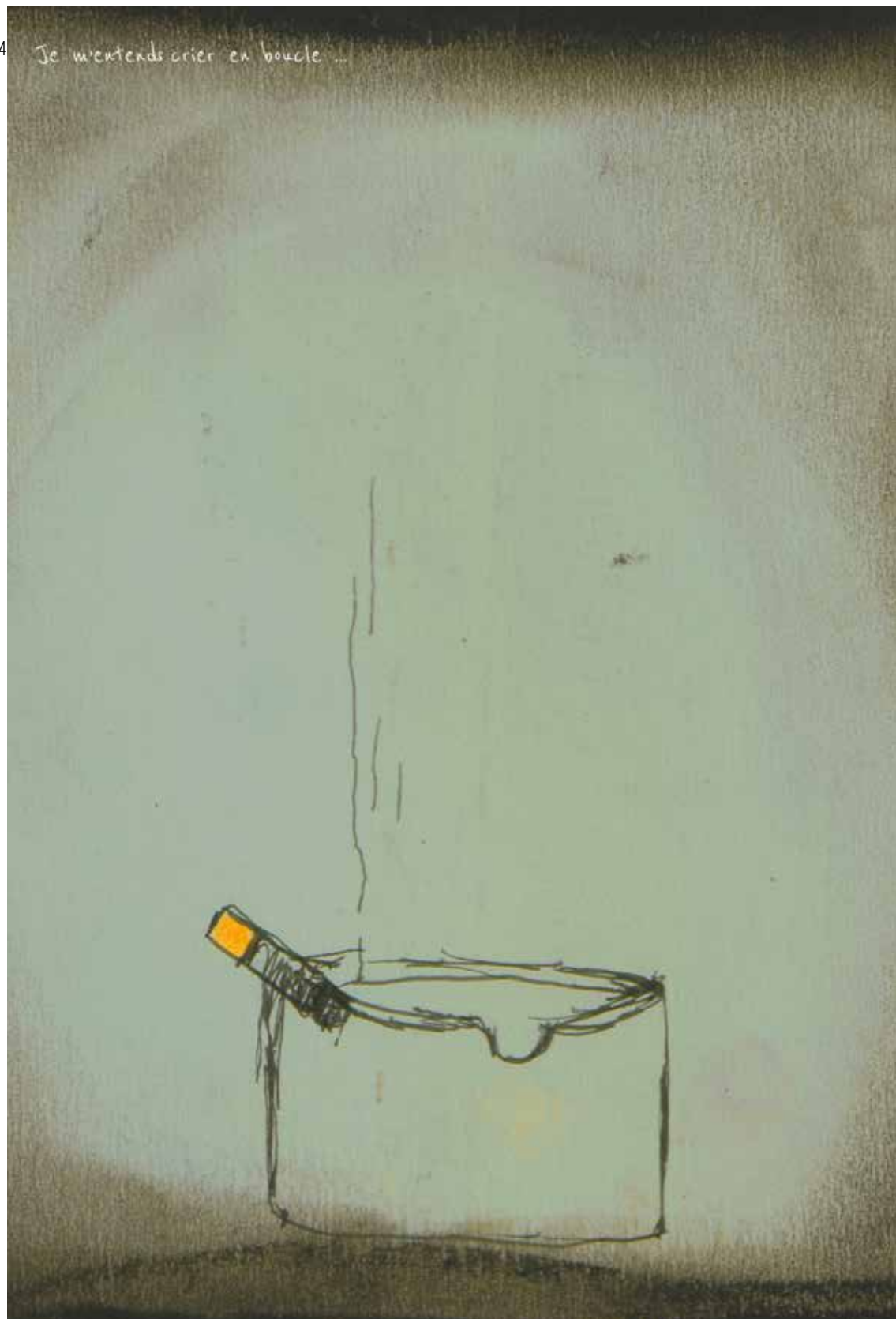
Le mie stories, Benedetta Frezzotti, edizione Piuma, 2019.



Nora Dine : Enfance
www.instagram.com/miyavirondoone



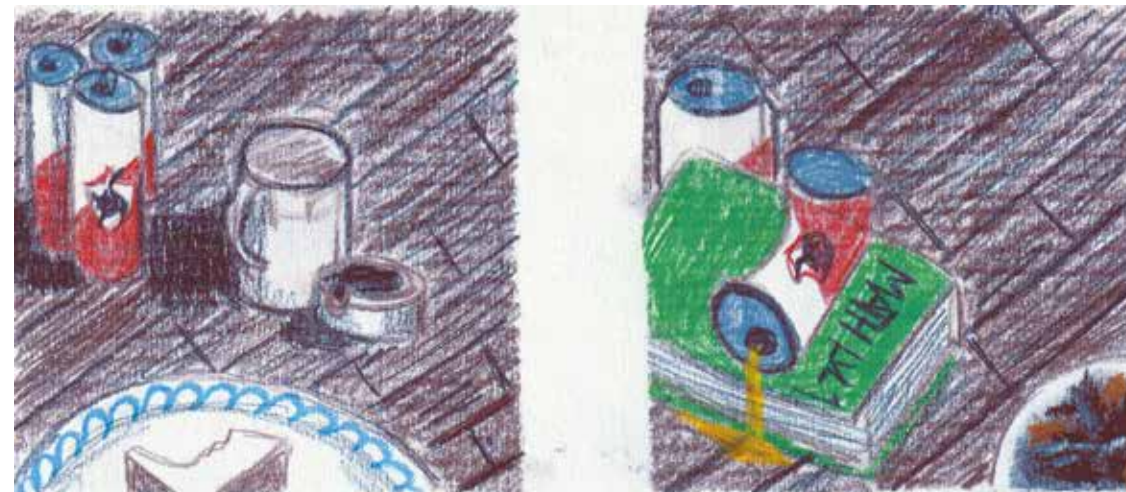
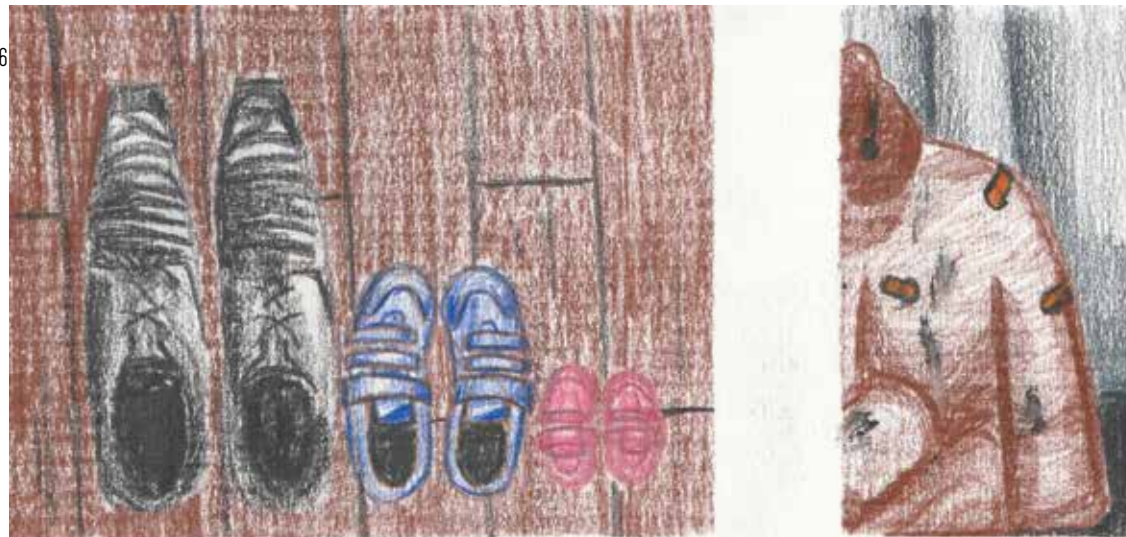
Je m'entends crier en boucle ...

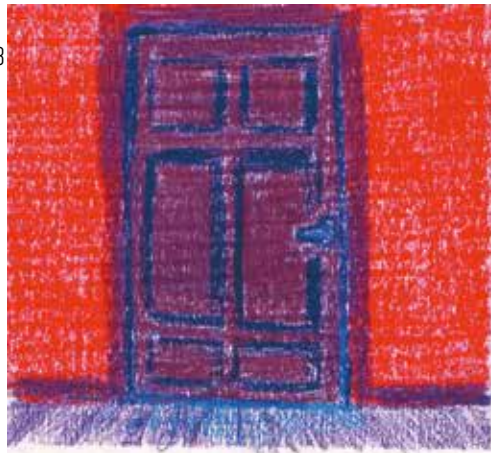


je finis par me retrouver dans ces draps
sales ...



Ceux dans lesquels j'ai perdu mon enfance.

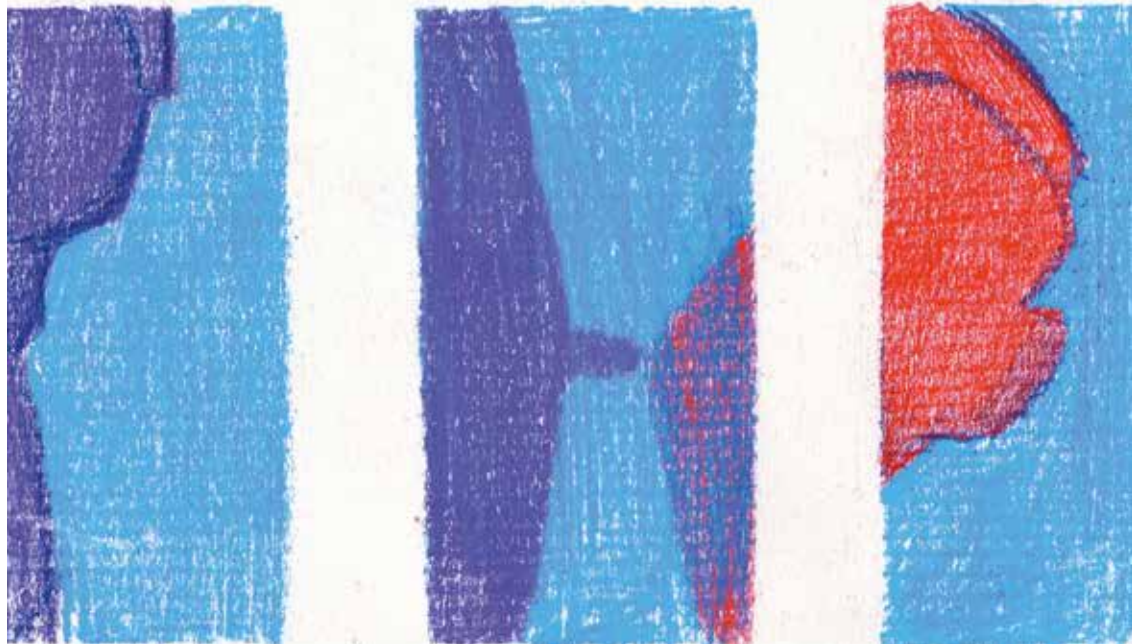




un jour de ma chambre j'entendis
des bruits étranges.

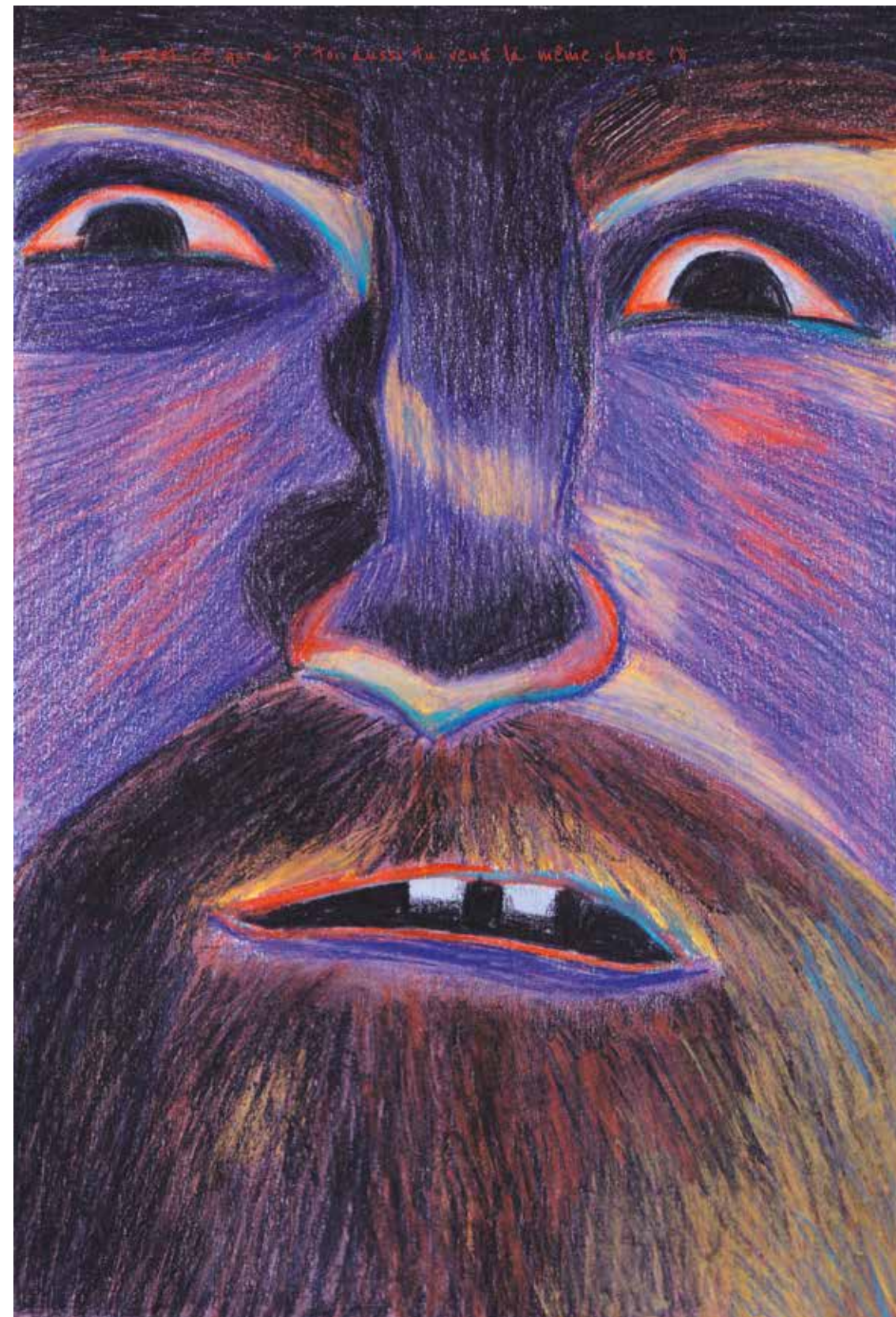


j'ai donc décidé d'aller voir ce qu'il se passait.

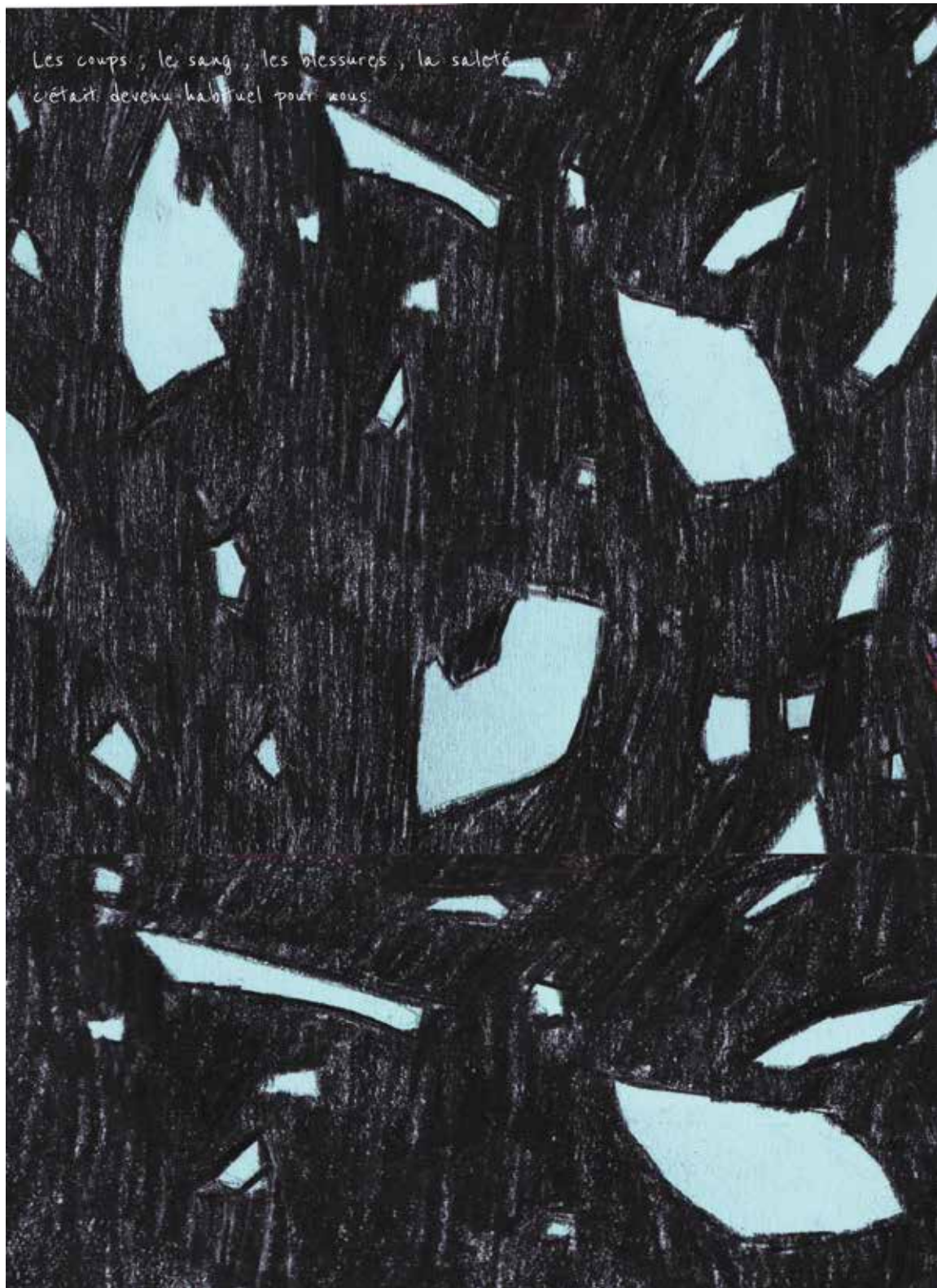


Mon père était comme d'habitude, affalé sur le canapé tout en buvant de l'alcool
tout en regardant un film porno.





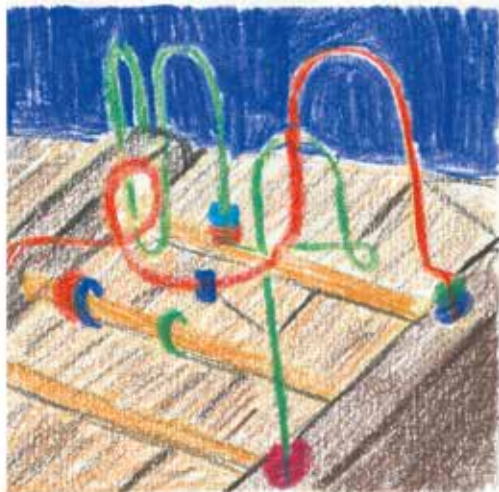
Les coups, le sang, les blessures, la saleté
c'était devenu habituel pour nous.



Tellement qu'on se demandait si les autres enfants vivaient ça aussi.



Vint le jour où j'avouai tout à ma mère



Le juge décida donc ...



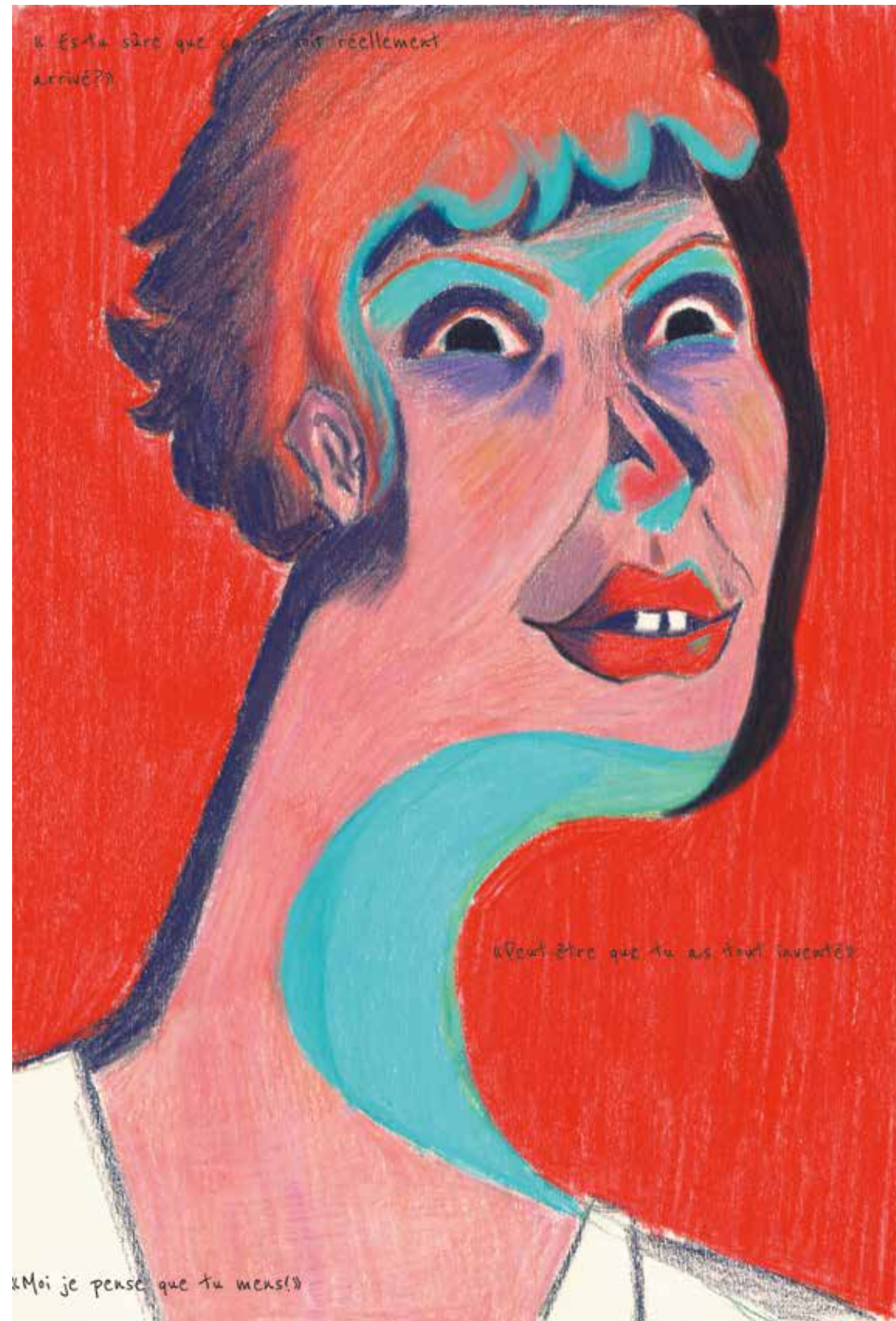
On entama des procédures judiciaires



Que j'irais voir une pédopsychiatre



Celle-ci après avoir écouté mon récit me dit alors:...



«Est-tu sûr que ça soit réellement arrivé?»

«Peut-être que tu as tout inventé»

«Moi je pense que tu mens!»



© Max Tilgenkamp.

Max Tilgenkamp: Dessiner, oui, mais comment ?

Le dessin de presse serait-il le plus conservateur de tous les arts ? Oui, si l'on en croit le dernier catalogue annuel du Press Cartoon Belgium qui consacre la plupart de ses pages aux dessins graphiquement les plus convenus. Peu de risques de ce côté car, soucieux de ne pas choquer leurs lecteurs déboussolés par la marche du monde, les rédacteurs en chef, les yeux rivés aux chiffres, encouragent les productions les plus vendables, consensuelles et séduisantes. Ce symptôme traduit l'appréhension que ressent tout un chacun devant un monde qui erre vers on ne sait où, mais dont on sait que demain il sera plus tendu, encore plus féroce.

Dans ce contexte, les images de Max Tilgenkamp dérangent le lecteur lambda, assurément. Car on ne parle plus ici de *dessin* au sens strict, puisque l'auteur est familier des technologies contemporaines, de l'assemblage numérique via Photoshop qui intègre tout signe, toute forme iconographique d'où qu'elle vienne, et quelle que soit sa signification, sans a priori. La mondialisation est passée par là ! Avec son corollaire inévitable : quand une image est formée de bric et de broc, on peut soit s'arranger pour lui donner un ensemble d'unité (comme le veut la tradition), soit affirmer la disparité de ses composantes, et Max Tilgenkamp a choisi cette deuxième voie, nettement moins habituelle, moins rassurante. Dans la masse des documents dont les milliards d'humains connectés disposent sur Internet, ensemble hétéroclite s'il en est, c'est en coupant ici, déformant là, greffant tel ou tel élément étranger, que, lente-

ment, notre auteur assemble son image. L'idée originale, cocktail unique, naît de la manipulation des millions de signes graphiques accessibles à tout un chacun dans le monde entier. La matière première est la même pour tous. Le hasard, évidemment, joue un grand rôle dans cette manière de faire, avec le risque de se fourvoyer dans une impasse, mais aussi d'accueillir la trouvaille à laquelle personne n'aurait pensé si l'on était resté dans le domaine du raisonnable, du contrôle, de la maîtrise, des processus de production que l'on connaît trop bien. Max Tilgenkamp essaie, juste pour voir, souvent cela ne donne rien, mais parfois c'est bingo ! Tout est là ! Notre artiste ne cherche pas. Il trouve (même si c'est laborieux, évitons de croire aux mirages du clic). Souhaitant mettre en scène tel ou tel personnage au fait de l'actualité, voici son visage, signe de reconnaissance minimal, pas meilleur que ne le ferait une banale photographie d'identité. Tant mieux si le reste de son corps est désarticulé, formé d'un amalgame de bras, de jambes, de ventres venus de nulle part, sans la moindre vérité anatomique. L'impression globale prime sur le détail anatomique exact... et signifie déjà les ruptures d'un monde en mal de sérénité.

© Max Tilgenkamp.

VATILKAS: DEUX LIVRES RÉVÈLENT LES FRAUDES FINANCIÈRES DU VATICAN
L'ARGENT DESTINÉ AUX PAUVRES FINANCE LES DÉPENSES EXCESSIVES DE CERTAINS CARDINAUX

© Max Tilgenkamp.

Et c'est ici que l'on revient au contenu, à l'histoire racontée, au dessin de presse : le monde dans lequel nous vivons devenant tellement hoquetant, instable, contradictoire, violent, disharmonieux, qu'il serait stupide de demander aux dessinateurs de presse d'exclure leur graphisme de cette fête du non-sens. Il y a un précédent : voici cinq siècles, avec les moyens de son temps, en plein effritement des certitudes culturelles, Jérôme Bosch éventrait la fourmière dominante, brisant ses tendances unificatrices, idéalistes, sécurisantes, pour y retrouver les peurs que le système d'alors souhaitait contenir, voire nier. Max Tilgenkamp est un de ses enfants d'aujourd'hui.



© Sempé, éditions Denoël.

Enfances



Le Petit Nicolas est la série qui a fait connaître Sempé. À l'époque, chacune et chacun se retrouve dans ce petit monde qui raconte les joies et les misères de l'environnement urbain des années 1950. Nulle métaphysique, ni questionnement grave, le relationnel ne dépasse jamais le premier cercle, Nicolas et ses amis, l'école, ses parents, leurs relations proches. La série, scénarisée par René Goscinny, est un succès populaire énorme, qui pourtant ne satisfait pas pleinement le dessinateur Sempé. Il ne se sent pas à l'aise dans ce répertoire, fût-il génial, mais dont le verbiage est omniprésent.



© Sempé, éditions Denoël.

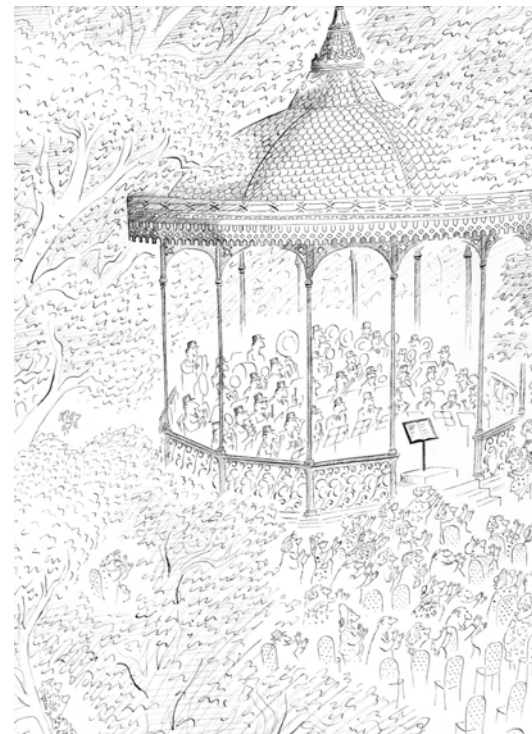
Rumeurs

Il faut attendre 1968 avec *Saint-Tropez* et *L'information consommation* pour que le conteur s'impose en tant qu'auteur. À ce moment, il a déjà cinq livres derrière lui, le premier, *Rien n'est simple*, étant paru en 1962. Pourtant, dès l'époque, un malentendu s'installe, la critique voyant dans ces ouvrages un témoignage lucide de son temps ou un moralisme directement en prise sur le social. Il y a de quoi, tant Sempé prête à la critique un bâton pour le battre avec ces livres branchés sur l'actualité la plus brûlante du moment. En effet, les titres placent son travail sur le double terrain du sociologique et du politique. Le dessinateur pensait vendre ses livres de dessins par le biais de titres accrocheurs ; on n'en retient que les titres, sans trop voir les dessins !

Pendant les événements du printemps 1968, Sempé dessine *Marcellin Caillou*, l'histoire d'un gamin qui rougit sans raison. Bien qu'il y ait beaucoup de médecins dans les grandes villes

modernes, aucun n'est assez habile pour guérir le gosse pour une raison simple : il ne souffre d'aucune maladie, ni physique, ni psychique. Marcellin Caillou serait victime d'une particularité marquée sur sa peau comme s'il était jaune, ou noir, ou rouge, en une exception comme bijoux, genoux, etc. Il aurait tout aussi bien pu souffrir d'un nez qui gratte, de hoquet ou de n'importe quel symptôme nettement moins optique. Mais, lorsque René demande à ses copains s'ils ont vu Marcellin, c'est une touche rubiconde qui se distingue, là-bas, tout au loin. René Rateau, l'ami de Marcellin, est affecté d'un éternuement intempestif, ce qui est gênant pour ce petit virtuose de la musique classique. Il éternue comme Marcellin rougit, et cet embarras scelle leur amitié. Lorsque René et Marcellin se retrouvent après bien des années de séparation, leur camaraderie n'a pas pris une ride, ils redoublent en écho mot pour mot, jeu par jeu, acte par acte, silence par silence, la même relation.

Littéralement, ils retombent en enfance, leur duo uni dans les deux régimes distincts du visible et du sonore.



© Sempé, éditions Denoël.



© Sempé, éditions Denoël.

Guignes

S'il a été publié en 1995, *Raoul Taburin* a été amorcé dans la foulée de *Marcellin Caillou*, à la fin des années 1960, en prolongement d'une histoire teintée d'autobiographie. Sempé s'y sent particulièrement à l'aise, ce qui explique l'exceptionnelle longueur des deux récits. Raoul Taburin est maître au royaume du vélo, tout comme son ami Hervé Figougne l'est dans le domaine de la photographie. Cependant, tous deux souffrent d'un handicap (comme Marcellin Caillou et René Rateau), dont le dévoilement les désavouerait à jamais. Comment avouer la supercherie ? Car c'est précisément cette inadaptation qui fait de Raoul et d'Hervé des héros. *Je n'y suis pour rien* semble être la morale de l'histoire. Si la guigne est leur point commun, elle en fait néanmoins des êtres hors du commun ! Voici des minables qui ont eu de la chance, la différence du génie au médiocre tenant du hasard. Voilà pourquoi Figougne ne pouvait qu'être photographe, celui dont les clichés deviennent images de vérité, pour l'éternité, objectivement. Sempé se délecte de ces six pages où, en des-
sins, il dresse une impeccable théorie de la pho-



© Sempé, galerie Martine Gossiaux.

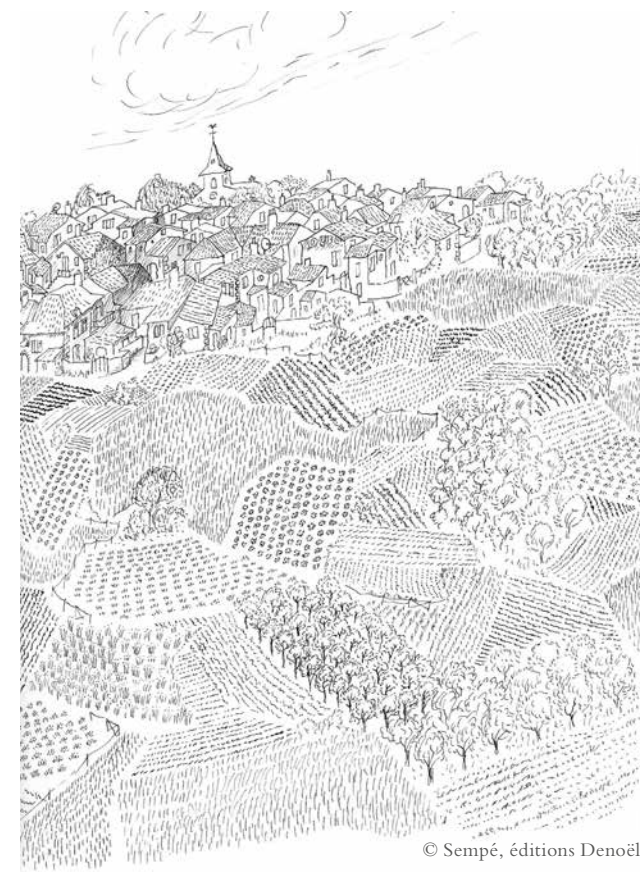


© Sempé, éditions Denoël.

tographie, que l'on pourrait résumer autant par « l'instant de la chance », que par « la chance de l'instant ». Le désordre introduit par Marcellin Caillou et René Rateau était perceptible, visible et audible, social ; tandis que le dérèglement introduit par Raoul Taburin et Hervé Figoune est d'une autre nature, plus secrète et socialement moins acceptable. Intériorisée. Probablement plus compliquée à porter. Tant que le paradoxe de leur génie accidentel ne sera pas résolu, reconnu en un grand éclat de rire, ils en seront tourmentés.

Équilibres

La thématique du vélo est une des seules à se maintenir tout au long de l'œuvre du dessinateur, qui par ailleurs a toujours refusé de se laisser enfermer dans l'une ou l'autre formule. Pourquoi *Raoul Taburin*, un des livres les plus intenses ? Pourquoi *Simple question d'équilibre*, un des plus beaux ? Parce que rouler à vélo est la liberté : « mon vélo, c'est ma liberté », préfiguration du célèbre slogan, acquise hors du contrôle parental quand on est mioche. Puis, rouler à vélo tient du miracle : c'est défier les lois de la physique que tenir en équilibre sur les quelques centimètres carrés d'un pneu. Le corps devient moteur, sans plus réfléchir... On flâne, on musarde. Mais surtout, on choisit une trajectoire, on laisse une trace, fût-elle virtuelle, bref, on établit un équilibre entre les forces : on agit comme un dessinateur. On dessine en acte dans le paysage, avec son corps, sans être rivé à la solitude de sa table à dessin. On dessine en faisant partie du monde, intégré à lui comme on fait corps avec l'adorable machine.



© Sempé, éditions Denoël.

Jean-Jacques Sempé est né en 1932 et dessine d'incessants bruissements. Steven Weinberg est né en 1933, de l'autre côté de l'Atlantique, et est un des meilleurs théoriciens de la physique contemporaine. Apparemment rien ne devait réunir le dessinateur le nez collé à sa planche à dessin et le penseur à la tête dans les étoiles.

Quoi que... en 1978, l'année où se dessinent les premières esquisses de *Comme par hasard*, Weinberg publie *Les trois premières minutes de l'univers*, un livre qui interroge la naissance du monde, et rend accessible la théorie du Big Bang. Tout démarre avec l'effet Doppler, lorsqu'il fut appliqué à l'étude des raies spectrales individuelles par un opticien de Munich, Joseph von Fraunhofer ; tout se résout lorsque Sir William Huggins explique le décalage vers le rouge, preuve de l'expansion actuelle de l'univers. Le décalage vers le rouge, un des piliers

de la cosmologie, l'autre étant le fond cosmique de rayonnement radio découvert par Penzias et Wilson, le vestige fossile du début de l'univers, « une sorte de bruit comparable aux parasites que l'on entend dans un récepteur radio pendant un orage ». Parce que « tout corps, quelle que soit sa nature et à toute température supérieure au zéro absolu, émet nécessairement un bruit-radio, produit par l'agitation thermique des électrons qu'il contient ». Le discours scientifique rejoint le fond d'ambiance que ne cesse de chercher Sempé – ainsi que le décalage vers le rouge de Marcellin Caillou. Alors, un Sempé extraterrestre ? Non, mais un « médium » qui capte ce crépitement. Ce merveilleux descripteur de la France profonde reste attaché à sa terre, à ses racines, à sa culture, au terroir et aux vignes à partir desquelles on produit les meilleurs mets et les meilleurs vins ; en même temps que ses antennes, ses intuitions le branchent sur une source bien plus large, bien plus ancienne, absolument spatiale, à côté de laquelle les événements ponctuels, individuels, sociaux, humains, sont replacés à leur juste mesure qui est peu de chose.

Murmures

La thématique des musiciens est récurrente dans l'œuvre de Sempé, et a fait l'objet d'un album en 1979. Notons d'abord qu'il s'agit d'un hommage aux musiciens, quels qu'ils soient, et non à la musique. Les musiciens, sans distinction, du plus connu des virtuoses au plus humble des amateurs. Rares sont les entretiens où le dessinateur n'évoque pas les musiciens, d'une façon ou d'une autre, le plus souvent de manière cocasse, car il y est souvent question de malentendu, encore. Le jazz, qui est avec le vélo (et le dessin, bien entendu) une des grandes affaires de la vie de Sempé. Le jazz, parce que musique de libération, rebelle à la re-

tenue classique, violente, rétive à l'éducation qui brime les pulsions. Le jazz, qui pourrait être à la musique classique ce que le dessin de Sempé est au dessin académique, lorsqu'il propose ses essaims sonores, l'exploration d'un thème et son retour par alternances, répétitions, variations, comme le tracé du dessin qui hoquette, syncope, swingue, improvise aux limites de l'abstraction... Et pourtant, *Les Musiciens* de Sempé, un album qui retentit de partout, reste absolument silencieux, il ne s'y trouve aucune légende, aucune parole, aucun texte, aucune onomatopée. Parce que les musiciens, lorsqu'ils sont dessinés par Sempé, produisent avant tout un bruit... rétinien, l'équivalent du bourdonnement optique que le dessinateur ne cesse de fabriquer dans ses autres dessins.

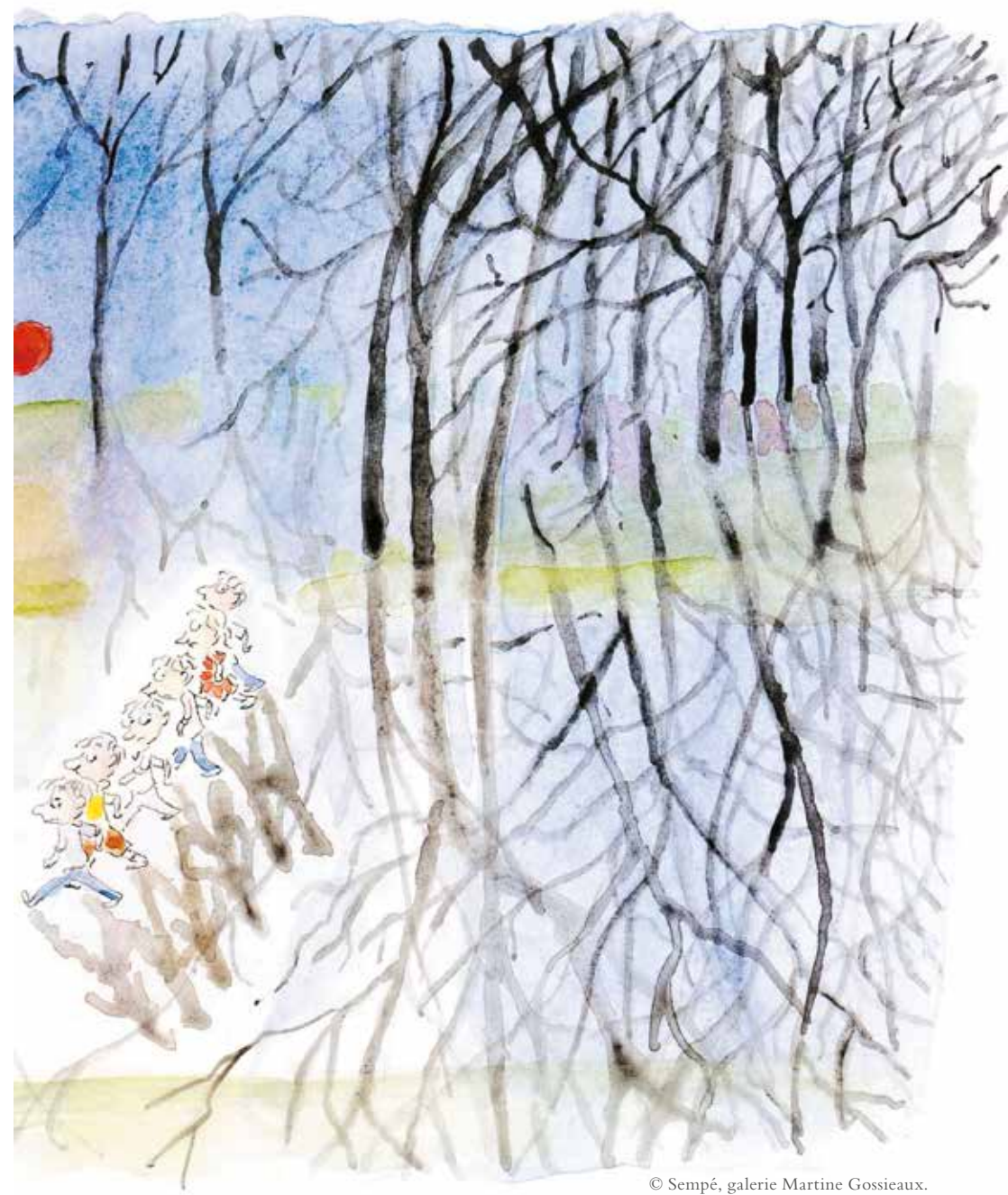
Tout ceci est loin d'être simple, comme l'indique le titre de son premier livre, en 1962. Le malentendu à son sujet perdure : on a fait de Sempé le La Bruyère du dessin, maître de l'inadaptation parce que ses personnages sont toujours un peu hors du coup, impuissants à maîtriser leur environnement, leur destin, leurs pulsions, leurs projets, leur vie finalement. Mais le dessinateur n'y comprend rien, attentif au seul bruissement de sa plume ou de son crayon sur le papier, dissolvant ses sujets dans l'eau de ses aquarelles.

Là, il capture la rumeur d'un monde où le sujet se fait dérisoire. Car Sempé cherche avant tout des contenus, des prétextes lui permettant de dessiner la seule chose qu'il aime : le grand bruit de fond primitif et anonyme qui nous entoure, les grésils innombrables et minuscules que le crayon, la plume ou le pinceau se chargent de révéler. Les dessins de Sempé requièrent la même qualité de regard que celui de Cézanne, Seurat ou Matisse qui ne voient plus le sujet, des pommes ou la Sainte-Victoire, un nu, mais l'espace immense et hors du temps qui s'en génère en murmurant.



— Couché !

© Sempé, éditions Denoël.



© Sempé, galerie Martine Gossiaux.



©Remedium, Cartoons Académie Cécile Bertrand, 2020.
<http://www.64page.com/cartoons-academie/dessins-actus/>

SOUTENEZ LA JEUNE CRÉATION ABONNEZ-VOUS !

Abonnement annuel, 4 numéros: 38 € | Union européenne: 50 €

à virer sur le compte BE23 0013 5255 7791 de Ti Malis asbl
 (BIC: GEBABEBB) avec la mention « ABO 64 ».

Pour confirmer votre(vos) abonnement(s) merci de nous envoyer un e-mail à l'adresse: abo.64page@gmail.com

Ceci nous permettra de confirmer votre abonnement et de vous faire parvenir des informations exclusives, réservées à nos seuls abonnés.

64_page #17_1/2020_9,50 €

Contact : 64page.revuebd@gmail.com – www.64page.com

Collectif de rédaction : Angela Verdejo, Marianne Pierre, Lucie Cauwe, Karin Welschen, Erik Deneyer, Daniel Fano, Remedium, Olivier Grenson, Gérald Hanotiaux, Jacques Schraüwen, Vincent Baudoux, Philippe Decloux (coordination éditoriale), Mathilde Brosset (illustratrice jeunesse), Cécile Bertrand (cartooniste), Dake25 (peintre), Matthias Decloux (webmaster), Juliette Favre (première lectrice), Robert Nahum (éditeur).

Conception de la maquette : Yacine Saïdi.

Graphisme : Karine Dorcéan.

Illustration de couverture : © Émile Bravo avec Xan Harotin

Quatre de couverture de haut en bas : ©Émile Bravo | ©Louis Joos | ©Sempé.

Illustration rabat de couverture : Laura Pérez Vernetti.

Illustrations additionnelles : ©Xan Harotin (p.1) | ©Remedium (p. 64).

Éditeur responsable : Robert Nahum.

Une publication de Ti Malis asbl.

REJOIGNEZ-NOUS SUR NOS RÉSEAUX :

www.facebook.com/64page

www.instagram.com/64_page

www.twitter.com/revue64page

www.64page.com

64_page prépare sa revue spéciale

WESTERN

Les dessinateurs de 64_page illustrent nos pages (et vice versa), les cow-boys et les squaw girls de partout, de l'Est aride et même de l'Ouest montagneux, se passent par le grand Central American mais aussi du Nord glacé au Sud subtropical et pétrolier.
 Citez nos héros, ton Lucky Luke, ton Jerry Spring, ton Bouncer, ton Blueberry, ton Gus, ton Buddy Longway, ta Calamity Jane, ta Chiwawa, ta Jessie Jane, ton Rintentin ou ton Rantinglan ...

... ET 64_PAGE PUBLIERA SA PREMIÈRE AVENTURE

Ta BD, ton récit graphique de 4 PAGES MAXIMUM pour le 30 juin 2020 jusqu'au coucher du soleil et le troisième coup de sifflet du dernier train est attendu à la rédaction de 64_page: 64page.revuebd@gmail.com



Sommaire du #18

L'auteur : Manu Larcenet

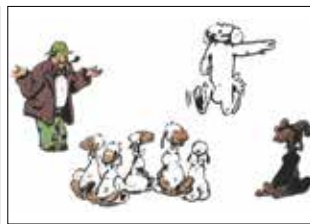
La (re)découverte : F'Murrr

Le patrimoine : René Follet

Manu Larcenet



F'Murrr



René Follet

